

défense de Occident

~~7~~ A193

Maurice BARDECHE :

Les Progrès de l'anarchie

UNIVERSITY
OF MICHIGAN

DEC 14 1971

PERIODICAL
READING ROOM

●
Giorgio ALMIRANTE :

Position actuelle du M.S.I.

●
F.-H. LEM :

Le Trésor secret d'Israël

●
Carlo SBURLATI :

Les idées de la « Garde de Fer »

●
P. FONTALBA :

Les Contraintes physiques, intellectuelles et morales
en société marxiste

CHAQUE MOIS, VOUS DEVEZ LIRE

L'ELITE

européenne

LA TRIBUNE DES NATIONALISTES

Spécimen gratuit sur demande
62, rue de Ponthieu, Paris (8^e)

CHAQUE SEMAINE, LISEZ

RIVAROL

l'hebdomadaire de l'opposition nationale et européenne

en vente partout : 2,50 F

SPECIMEN SUR DEMANDE

354, rue Saint-Honoré, Paris (1^{er})

Défense de l'Occident

Nouvelle série — 19^e année

Avril 1971 — N° 95

SOMMAIRE

- Maurice BARDECHE : *Les Progrès de l'anarchie.* ... 3
- F.-H. LEM : *Le trésor secret d'Israël.* 11
- P. FONTALBA : *Les contraintes physiques, intellectuelles et morales en société marxiste.* 22
- W.-P. ROMAIN : *Comment naquit l'Université.* 35
- Carlo SBURLATI : *Les idées de la « Garde de Fer ».* 46
- Giorgio ALMIRANTE : *Position actuelle du M.S.I.* ... 66
- LA CHRONIQUE DES LIVRES**
- Jean CHAUVY : *La Correspondance de Hegel.* 69
- LES LIVRES DU MOIS**, par Jean-Paul Roudeau : *Les Poneys Sauvages, la Gauche vue d'en face, Canaris, Pierre Laval devant la mort, Soljenitsyne ou la descente aux enfers, Au service du général de Gaulle, La Roue du gouvernail.* 76

DOCUMENTS

- Abbé Georges de NANTES : *La contre-réforme catholique au XX^e siècle sonne le glas de la paix.* 85
- Le Réveil américain.* 90
- Lettre ouverte du Père Barbara à notre Saint-Père le Pape Paul VI. 93

13, rue des Montibœufs - PARIS (20^e) - CCP 65.35.65 Paris

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veillez m'inscrire pour un abonnement de
à votre revue *DEFENSE DE L'OCCIDENT* à partir du
N°

NOM :

PRENOM :

ADRESSE :

Signature :

Prix numéro ordinaire : 4 F

Abonnements. 1 an : 40 F

Etranger : 1 an : 42 F

Propagande 100 F

*Paiement par mandat, chèque bancaire, ou virement postal
adressé à « Défense de l'Occident », 13, rue des Montibœufs*

Paris-20^e — C.C.P. 65-35-65 Paris.

Les progrès de l'anarchie

Une des thèses que nous soutenons depuis bien longtemps dans cette revue est que l'époque actuelle met en évidence l'impuissance des démocraties à faire face aux problèmes du monde contemporain. Les progrès spectaculaires de l'anarchie et l'impuissance des gouvernements à en réprimer ou à en contrôler les diverses formes révèlent l'aggravation de ce processus.

Les gouvernements plaident la carte statistique. Nous nous laissons émouvoir, nous expliquent-ils, par des détails spectaculaires : en réalité le pays est tranquille, l'université fonctionne, les enlèvements ne sont que des faits divers et les grèves ne sont que des incidents. En somme, il n'y a là que des péripéties. Ce point de vue rassurant est malheureusement un pur bavardage. En 1793, la province française paraissait parfaitement tranquille : il n'y avait en effet que des incidents purement locaux, des noyades par-ci, des fusillades par-là, quelques maquis, une justice populaire un peu nerveuse, mais en somme le pays était tranquille, et, en effet, quand on lit les mémoires du temps on s'aperçoit que la Révolution française, exactement comme la guerre de Cent ans, a été un événement auquel le pays a peu participé et qui, en beaucoup d'endroits, ne semble pas avoir troublé la vie provinciale. En 1917, Kérénsky lui aussi affirmait qu'il n'y avait que des troubles mineurs et des incidents sporadiques. Les incidents sporadiques ressemblent beaucoup aux replis stratégiques en temps de

guerre. On s'aperçoit finalement qu'après plusieurs replis stratégiques, c'est le pays tout entier qui est envahi et qu'après un certain nombre d'incidents sporadiques, c'est l'anarchie qui règne partout en dépit des apparences. L'incident sporadique tout comme le repli stratégique est un symptôme et ces symptômes sont graves. Aujourd'hui c'est la liberté et la sécurité de chacun qui sont menacées. On n'ose pas agir au nom de la liberté et c'est par l'abus de la liberté que la liberté elle-même disparaît.

C'est au nom de la liberté en effet que se sont développés les divers terrorismes dont l'apparition trahit l'usure et le grippage du mécanisme libéral.

Il n'y a pas de différence entre les différents terrorismes qui règnent dans des secteurs apparemment très éloignés les uns des autres. C'est ce qu'il faut voir d'abord. Entre le terrorisme intellectuel qui règne dans les Universités et dans les lycées et le terrorisme criminel qui se manifeste par le kidnaping et les hold-up avec otages, il n'y a qu'une différence de degré et non de nature. C'est dans tous les cas l'action d'un petit groupe d'associés qui imposent leur volonté aux autres par l'intimidation et la violence. C'est la peur et la peur seule qui assure leur succès, mais nous ne voyons pas les noms divers de la peur : nous l'appelons par son nom lorsque les clients d'une banque lèvent les bras le long du mur, nous n'osons pas lui donner ce nom qu'elle mérite aussi bien quand des professeurs capitulent devant leurs élèves, des doyens devant leurs étudiants, quand des juges n'osent pas appliquer les lois, quand le gouvernement n'ose pas sévir. Mais dans ces derniers cas nous avons remplacé le mot peur par des synonymes. Les mots de tolérance, d'humanité, de compréhension, de respect de la personne humaine sont malheureusement, dans l'usage que nous en faisons aujourd'hui, cette échelle de synonymes.

C'est cette impunité qui enhardit les exécutants divers de tous les terrorismes. Ils ne risquent rien et ils le savent. Ils échappent aux sanctions sous le camouflage de l'action collective, et ils bénéficient, en outre, de la lâcheté générale, de l'indécision du gouvernement, de soi-

disant manifestations d'opinion publique. Ce sont ceux qui s'opposent au terrorisme qui risquent quelque chose. Nous sommes tous des employés de banque et nous nous mettons à quatre pattes derrière le guichet. Alors le sous-préfet arrive et il « entre en pourparlers » avec les gens munis de mitraillettes. Lesquels s'en vont bien tranquillement après avoir empoché la recette.

« Entrer en pourparlers » est le mot avec lequel nous faisons face à toutes les situations. C'est la thérapeutique que nous employons avec la poignée de jeunes démolisseurs qui assomment leurs camarades, frappent ou insultent leurs professeurs, lesquels se laissent bien gentiment frapper et insulter, et démolissent le matériel. C'est le même dialogue que nous « ouvrons » avec MM. les conducteurs de poids lourds ou MM. les postiers, lesquels n'hésitent pas plus devant le sabotage que ne le font nos lycéens. A tous ceux qui se présentent revolver ou matraque au poing nous répondons : « Asseyez-vous là et causons gentiment », et nous leur accorderons tout ce qu'ils demandent, y compris la punition de ceux qui n'ont pas applaudi sur leur passage.

*
**

Cette démission de l'autorité a trois causes qui correspondent aux trois espèces de terrorisme que nous voyons présentement se développer devant nous. Le terrorisme intellectuel ne peut croître et s'imposer que parce que nous n'appliquons pas les lois qui existent. Tous les actes dont nous nous plaignons dans les lycées et les universités sont des actes de droit commun qui tombent sous le coup des lois qui peuvent et devraient être appliquées sans faiblesse. Les menaces, les violences, les actes de vandalisme ne sont pas l'expression d'une opinion politique, ils sont des délits prévus par la loi. La lâcheté des professeurs est une arme à double tranchant. S'ils tremblent devant leurs élèves, il faut savoir qu'ils tremblent encore plus devant une révocation, ou une simple mise en congé sans traitement. Quant à la sécurité des personnes à l'intérieur des bâtiments universitaires, il est

simple de l'assurer et c'est seulement une question de volonté : il n'y a jamais eu de franchise universitaire sans qu'elle soit accompagnée d'un système de surveillance et de répression, lequel était jadis confié à l'Eglise, infiniment plus vigilante et plus sévère que les tribunaux laïcs du même temps, et il est aussi absurde à notre époque de laisser une faculté sans protection que de laisser une banque sans gardien. La stricte application des lois qui existent, sans qu'on soit obligé d'en créer de nouvelles, suffirait à ramener le calme dans les Facultés : le calme, non pas l'ordre qui ne peut être rétabli que par une abrogation de la loi absurde à laquelle Edgar Faure a attaché son nom et que notre Parlement imbécile a approuvée à l'unanimité.

L'enchaînement des grèves n'est pas non plus un phénomène contre lequel nous soyons sans recours. La Constitution prévoit des modes de représentation de l'opinion publique. Ce n'est pas ce qu'elle a fait de mieux, mais enfin ces règles existent et pour l'instant nous devons les respecter. La Constitution ne définit nulle part les syndicats comme une force politique. Elle ne leur confère aucun pouvoir pour intervenir dans la conduite des affaires générales de l'Etat. Elle reconnaît avec raison le droit de grève comme un instrument de défense des travailleurs contre les excès de pouvoir de ceux qui les emploient. Mais le droit de grève n'est défini nulle part et par aucun texte comme un mode de pression sur les décisions de l'Etat. Ceux qui l'ont laissé se développer à ce point ont simplement capitulé devant une forme imprévue de protestation. La réglementation du droit de grève ainsi que la réglementation et la publicité de la représentativité des syndicats sont une réforme urgente que la peur seule fait différer. Si les syndicats correspondent à une force *réelle*, ils doivent être associés au gouvernement auprès duquel ils représentent une certaine partie de la population. Et les pouvoirs qui devraient, à ce titre, leur être conférés doivent être définis par la loi. De même, la représentation syndicale, à partir du moment où elle prétend devenir une force, doit être contrôlée, les élections syndicales soumises aux mêmes précau-

tions et aux mêmes règles que les élections municipales ou législatives et la représentativité des diverses organisations syndicales doit être connue du public. Il est aberrant que certaines grèves qui pèsent sur toute l'économie et toute la vie du pays puissent être décidées par une organisation qui ne représente en beaucoup de cas que huit à dix pour cent des travailleurs des secteurs qu'elle prétend contrôler.

Enfin, contre certaines formes extrêmes du terrorisme, nous devons admettre comme une évidence qu'il y a un retard de la législation. C'est là un phénomène parfaitement normal. Les bandits sont généralement plus prompts que les magistrats à apercevoir les parties mal protégées du code. Les lois actuelles sont trop rigoureuses contre certaines formes bénignes de délits et elles sont trop faibles contre une forme imprévue de l'anarchie et de la criminalité qui a fait son apparition depuis quelque temps. Notre Code Pénal est à cet égard aussi vétuste que notre Code Civil. Au temps où il a été rédigé, on avait à se protéger essentiellement contre l'incendie des meules de blé et contre le vol avec effraction. Il y a aujourd'hui bien d'autres formes de violence. Nous avons tort de penser qu'elles sont suffisamment réprimées parce qu'on peut les faire rentrer dans une des classifications de nos codes. On nous parlerait un peu moins souvent d'enlèvements et d'otages si nos juristes avaient pris promptement contre ces formes nouvelles de la criminalité les mesures d'exception qu'ils sont si prompts à accepter en politique.

Les notions nouvelles d'intimidation, de chantage et de sabotage qui ont fait leur apparition dans notre vie quotidienne doivent faire leur apparition aussi dans notre équipement législatif. La défense de la liberté individuelle et de la sécurité est une bataille qui ne diffère pas des autres. Aux armes nouvelles employées par l'ennemi, il faut répondre par des moyens de défense nouveaux. Il ne faut pas être en retard d'une guerre. Ces définitions des formes nouvelles du terrorisme avec lesquelles nous faisons connaissance, terrorisme intellectuel, terrorisme syndical, ou terrorisme criminel exigent donc une mise à

jour de la législation. Aucune mesure d'exception n'est nécessaire, mais une simple adaptation. Aucune nation ne peut mener une vie normale si elle n'est pas protégée contre le sabotage. Tant qu'un consentement général à l'ordre fait du sabotage une exception monstrueuse, on peut ignorer des faits individuels d'obstruction ou d'incivisme. Mais quand le sabotage devient un système, la loi doit protéger la nation contre son emploi méthodique.



Mais pour lutter efficacement contre l'anarchie il faudrait, en outre, un changement profond de la mentalité non seulement de ce pays, mais de la plupart des pays démocratiques. Une des idées qui favorisent le plus l'épidémie anarchique est la conviction élégante, répandue par des esprits *progressistes*, que la société est seule responsable du mal et du crime, que la justice a pour devoir de comprendre, de réintégrer d'intéressants criminels dans la société qui a été si injuste à leur égard, enfin surtout de ne faire aucune confusion entre les crimes infiniment respectables commis au nom d'une idéologie et ceux qu'on entreprend pour se remplir les poches. Cette sensiblerie a fini par pénétrer tout le monde. Et nous punissons les assassins avec des soupirs. Nous nous sentons coupables au même titre qu'eux. C'est ce défaitisme si répandu dans la magistrature qui explique tant de sentences scandaleuses autant que l'intimidation de la rue. Je suis convaincu, après avoir étudié les pièces de l'enquête que les intéressants jeunes gens qu'on a récemment acquittés ou libérés « dans un esprit d'apaisement » avaient bel et bien assommé, pour le plaisir d'assommer, les flics qu'ils avaient eu la chance de rencontrer isolés.

Il y a souvent quelque chose de suspect dans cette « indulgence » dont nous nous glorifions. Dans beaucoup de cas, le désir de traiter avec « humanité » de jeunes « égarés » n'a pas d'autre origine que le souci d'éviter des complications. Nous nous procurons des répits. Pour les juges, comme pour le gouvernement, fermer les yeux

et ne pas appliquer la loi n'est souvent qu'un moyen d'éviter des incidents plus graves. Ainsi nous nous laissons entraîner par une chaîne sans fin. Nous cédon pour éviter les cris : cela ne fait qu'aggraver le vacarme. En fait, la liberté et la sécurité individuelles sont aujourd'hui menacées parce que notre société n'est *pas assez* « répressive ». C'est le contraire de ce que les gauchistes lui reprochent.

Si notre appareil judiciaire est incapable de faire face à la situation, il faut donc le remplacer chaque fois qu'il s'agit de réprimer des formes de criminalité nouvelles contre lesquelles notre société n'est pas armée, terrorisme intellectuel, vandalisme, enlèvements, prises d'otages. On peut concevoir contre les jeunes délinquants lycéens gauchistes des formes de répression anodines qui n'impliqueraient pas de peines afflictives ou de peines privatives de liberté, mais simplement des mesures de rééducation civique et politique qui permettrait à la fois de donner un métier à ceux qui n'en ont pas et un sens de leur responsabilité à ceux qui n'en ont plus.

Pour faire face aux nouvelles situations créées par le monde moderne, nous manquons certainement autant d'idées que de structures. Nous nous obstinons, par exemple, à entretenir des armées fondées sur la conscription à une époque où les armées de métier devraient être la règle. Au lieu d'envoyer de jeunes garçons perdre un an dans des casernes où l'on ne réussira pas à en faire des soldats efficaces contre les armes qui seront en service dans quelques années, on ferait infiniment mieux d'instituer un service du travail dans lequel l'énergie et l'enthousiasme de la jeunesse pourraient être appliqués à des tâches d'intérêt national, à des travaux d'équipement, à des opérations plus utiles que des schémas d'opérations militaires et qui ne demandent pas moins d'énergie. L'Allemagne d'avant-guerre avait su former une admirable jeunesse par le service du travail. Mais il ne faut pas que de tels services soient confiés à des négriers. Il faut avoir le goût du travail et l'enthousiasme pour faire naître l'enthousiasme et le goût du travail chez les autres.

Dans tout cela malheureusement nous retrouverons les difficultés fondamentales qui existent dans tous les autres domaines. C'est un changement total de mentalité qui donne leur vrai visage et leur utilité aux institutions. Le service du travail dans une société dominée par la cupidité du profit et gérée par des ministres dont un bon nombre sont des fripouilles n'aboutirait qu'à mettre à la disposition d'un certain nombre d'aigrefins une main-d'œuvre à bon marché. Une telle réforme, comme toutes les autres, a besoin d'abord d'un Etat nouveau et d'un esprit nouveau. C'est dans la mesure où nous parviendrons à restaurer les idées de civisme, de courage et d'enthousiasme que de tels projets cesseront d'être chimériques et pourront avoir une place dans notre pays. Il ne suffit pas d'avoir des idées nouvelles, il faut aussi que ces idées ne soient pas adultérées par l'usage qu'on en fait. Il faut d'abord sortir de l'atmosphère méphitique dans laquelle nous vivons. Car si l'anarchie continue à se développer comme elle le fait elle aboutira au résultat fatal de tous les excès de liberté, elle abolira la liberté de chacun et elle nous fera vivre dans la peur et finalement dans l'esclavage.



Nous arrivons à un point de rupture. En dépit de l'apparent blanc-seing donné par les électeurs, le pays est inquiet. Le premier devoir de l'Etat est d'assurer l'ordre et la sécurité. Or, l'ordre et la sécurité ne sont plus assurés aujourd'hui. C'est en termes d'autorité que vont très rapidement se poser tous les problèmes. Les bulletins de vote comptent peu quand des situations graves se produisent. C'est sur la question de l'autorité de l'Etat et du maintien de l'ordre que va se jouer non pas le sort du régime, mais ce qui est bien plus sérieux, le sort du pays et notre propre sécurité. Nous devons être prêts, dès maintenant, à prendre position dans ce choix décisif.

Maurice BARDECHE.

F.-H. LEM

Le trésor secret d'Israël

Essai de restitution scripturaire pour une nouvelle exégèse.

« Ne pensez pas que je sois venu pour abolir la Loi ou les Prophètes ; je ne suis pas venu les abolir, mais les accomplir... »

Matthieu : IV-17

Livre paradoxal, livre original, livre écrit par un non-spécialiste. En somme toutes les raisons pour qu'un tel ouvrage passe, de prime-abord, à peu près inaperçu. Il n'est d'ailleurs pas d'exemple, en quelque domaine que ce fût, j'entends par là de quelque discipline dont il s'agisse, philosophique, scientifique, philologique, esthétique..., qu'une œuvre de l'esprit méritant attention, qui ne soit pas œuvre éphémère en fonction d'impératifs régnants, ceux du traditionnalisme le plus attardé ou de la mode la plus avancée, ait jamais retenu dans l'immédiat, l'attention des chroniqueurs, des critiques appointés, des faiseurs de réputation. Le livre de Gaston Bardet n'échappe pas à la règle. Et je dois dire que moi-même, l'ayant abordé avec l'absence de préjugés, qui est à la fois trait de caractère et règle que je m'impose, j'ai eu non seulement quelque appréhension quant à sa recevabilité mais aussi quant à sa pénétrabilité.

Je m'en suis ouvert dans une lettre à l'auteur, retrouvé après un long silence. Il n'en parut pas affecté outre mesure, et le seul conseil qu'il me donna fut celui du Christ aux apôtres réticents, leur recommandant de prendre pour exemple et mesure de leur adhésion, celle des petits enfants, « *les seuls qui par vocation directe soient appelés à entrer dans le royaume...* ». J'ai lu et relu, avec insistance, cette insistance à la mesure de la résistivité que peut et doit offrir toute œuvre portant la marque d'une invention ou d'une recherche originale : « *Le Trésor secret d'Israël* ». Personnellement je pense qu'il y aurait eu avantage à opérer une mutation de terme à l'intérieur d'un tel titre, pouvant offrir quelque ambiguïté, sous-tendre quelque piège. J'estime que « *Le Trésor sacré d'Israël* », eût été un titre plus plausible, sinon plus significatif, plus à la mesure de la démarche de l'auteur, lequel prétend sortir des sentiers obscurs de *l'ésotérisme* pour faire déboucher en pleine lumière certaines vérités fondamentales...

Cette simple réserve faite, j'en viens au livre. Nul doute que tout lecteur, qu'il soit préparé ou non par une connaissance, disons mieux une pratique des *Écritures* et une somme de lectures, à la fois historiques, exégétiques, théologiques, mystiques à l'aborder, éprouvera ce que j'ai éprouvé moi-même : la sensation qu'on éprouve lorsque la première fois, ayant mis le pied sur un navire de haute mer, qui prend le large, soumis au tangage et au roulis, même si le temps n'a rien d'orageux et si même on n'a aucune prédisposition au mal de mer. On a l'impression étrange de vivre sur un autre élément et on sent qu'il va falloir procéder à une révision d'impressions et de réactions physiologiques et psychologiques, afin de s'accommoder de nouvelles conditions d'existence : celles du marin substituées à celles du terrien.

Gaston Bardet, architecte et urbaniste de formation et de carrière, s'est acquis à ce titre et par ses ouvrages une très large audience. Directeur de l'Institut international d'urbanisme appliqué de Bruxelles, qu'il a fondé et où depuis de longues années il exerce sur nombre de jeunes confrères une influence significative, Gaston Bar-

det, homme de formation scientifique, esprit positif de par sa profession même et son atavisme (il appartient à une vieille famille bourbonnaise où l'on a pieds sur terre), paraissait moins que quiconque apte à aborder, avec autant de ferveur et d'obstination — cela depuis plus de vingt ans que je le connais — le domaine le plus secret, le plus difficile qui soit, le plus apparemment opposé, du moins, à celui en lequel pouvaient s'exercer ses compétences d'architecte et d'urbaniste : le monde du *Spirituel*. Il donna successivement, outre son remarquable ouvrage, qu'on pourrait qualifier, selon le jargon à la mode, de *prospectif* « *Demain c'est l'An 2000* », qui fut couronné par l'Académie française et fit écrire à Gabriel Marcel « que son auteur [était] peut-être le seul révolutionnaire de notre temps [...] s'attachant à démontrer — en notre civilisation agonisante — la réalité du surnaturel... », deux livres, qui n'en font qu'un, réunis sous le même épigraphe « *Pour toute âme venant en ce monde* » : *Il n'y a qu'un chemin — Je dors mais mon cœur veille*.

Démarches assez surprenantes chez l'auteur, si positif, de « *La Rome moderne* », essai d'urbanisation rationnelle et sensible de la *Ville éternelle*, la plus empreinte d'histoire et de traditions, — du « *Nouvel Urbanisme* », — de « *Mission de l'Urbanisme* » et d'autres ouvrages, s'inscrivant dans la même trajectoire, sans excepter les leçons de l'enseignement magistral, dispensé à l'Institut de Bruxelles et de multiples conférences données à travers le monde comme *visiting-professor* en divers centres d'étude et universités : surprenantes à s'en tenir à la surface des choses, ce qui est une attitude, hélas ! trop commune en notre monde matérialiste et de préoccupations immédiates. Moins surprenantes pour peu que l'on s'attache à l'esprit, ayant une juste vue des disciplines supérieures que sont *Urbanisme* et *Architecture*, étroitement liés autant dans les concepts que les réalisations ; il n'y a d'architecture qu'insérée valablement dans son site et il n'y a d'urbanisme qu'à partir d'une architecture réalisée selon le triple critère de toute création valable : fonction, structure et forme. Gaston Bardet appartient à

la famille de ces rares esprits, qui par leur personnalité sont appelés à déboucher toujours au-delà de leurs préoccupations d'ordre strictement professionnel. On ne peut d'ailleurs valablement pratiquer une technique, à quelque niveau que ce soit et de quelque manière que ce fût sans en aborder la philosophie, ce par quoi la pratique et la théorie de toute science et de tout art se réfèrent à un plan supérieur, celui de la pensée synthétique, dépassant par nécessité leur morphologie et leur syntaxe. Ce domaine de la pensée et de ses lois essentielles, du courant spirituel profond auquel elle s'alimente en débouchant sur *la métaphysique au plan de la finalité et du pourquoi*, lequel dépasse infiniment celui de *la modalité et du comment* auquel, de par sa définition même et ses critères, ne peut que se cantonner la recherche dite « scientifique », par un abus de terme en son exclusivisme, dont notre monde moderne, et surtout contemporain, est en train de faire lourdement les frais (1).

Après avoir exploré le monde mystique et ses voies, diverses mais toutes convergentes, quels que soient les dogmes auxquels elles se rattachent, les traditions parti-

(1) On conçoit fort bien que chaque savant, selon sa spécialité, puisse et doive en une certaine mesure se cantonner dans le secteur de recherches qui lui est propre, chaque compartiment de la science et de la connaissance ayant ses objectifs déterminés. Mais il est très rare que, volontairement ou non, le savant ne déborde, de manière plus ou moins marginale ou concertée, prétendant, en manière d'extrapolation, traiter *du plus par le moins*, adoptant une position d'ordre métaphysique, positive ou négative, dans un *finalisme* qu'il s'interdit par définition. Tel le Professeur J. Monod, Prix Nobel, dans un récent ouvrage, qui a déjà fait couler beaucoup trop d'encre et de salive, livre dans lequel, s'efforçant à la vulgarisation de problèmes et d'aperçus d'ordre purement biologique, il débouche sur un *certain athéisme*, à la manière de cet illustre chirurgien du XIX^e siècle, « qui n'avait jamais rencontré l'âme sous son scalpel » ou de ce cosmonaute soviétique, lequel dans son petit circuit parabolique autour de notre planète déclarait « n'avoir pas rencontré Dieu... ». Jacques Monod est un de ces esprits, superficiels et brillants, qui, après avoir calculé la jauge du bateau et la hauteur du grand mât, prétendent nous donner l'âge du capitaine.

culières et les obédiences confessionnelles — celles de Gaston Bardet restent dans l'orthodoxie chrétienne et catholique la plus stricte — l'essayiste de l'âme ne pouvait s'en tenir là. Suivant l'axiome, — *non progredi regredi est* — Gaston Bardet devait s'attacher, de plus en plus intimement à la lecture et à l'étude des Ecritures, du *Livre des livres*, celui qui a connu depuis deux mille ans, une diffusion par la littérature manuscrite et imprimée qu'aucun livre n'a jamais atteint et n'atteindra certainement jamais. Mais un esprit, aussi exigeant, aussi pénétrant ne pouvait s'en tenir aux leçons de l'exégèse considérée comme orthodoxe, soit par les théologiens de confession chrétienne, catholiques, protestants, chrétiens d'églises orientales et orthodoxes slaves, soit par les rabbins, attachés eux aussi et depuis des millénaires aux commentaires du *Livre*, particulièrement des cinq premiers livres de Moïse, de ce *Pentateuque*, qui est le cœur même de la Loi, son noyau le plus sacré et, en une certaine mesure, le plus secret.

Disons tout de suite que chez les rabbins et penseurs religieux juifs (en Israël il n'y a pas eu à proprement parler de théologiens, ni de théologie, la tradition rigoureusement monothéiste, qui fut celle des Docteurs de la Loi, l'interdisant, et à partir du haut moyen-âge leurs commentaires prenant corps dans le Talmud, recueil qu'on peut considérer comme canonique au regard des juifs orthodoxes, en dépit d'orientations rituelles différentes, conséquence de la diaspora — juifs *séphardites* des communautés méditerranéennes, juifs *askhénasis* des communautés d'Europe centrale) ces commentaires n'eurent d'autres fins et d'autres déterminants que d'ordre rituel, liturgique, et pour tout dire formalistes. Parallèlement à cette exégèse talmudique s'était développé, en marge et de manière plus ou moins ésotérique, par greffe sur diverses traditions mystiques ou mystagogiques d'origine orientale (la gnose inspiratrice du soufisme musulman) *la Kabbale*, cette Kabbale, dont le nom même est devenu synonyme, pour les sociétés chrétiennes, de connaissances occultes, déviations du surnaturel dans le supranaturel, en lequel par la connaissance et le pouvoir des formules et maîtres-mots,

recours aux puissances démoniaques, l'homme pouvait s'affranchir de sa condition mortelle et en quelque sorte s'égaliser à Dieu... Cette Kabbale, que le judaïsme non orthodoxe paraît avoir en héritage commun avec certaines sectes, adonnées aux recherches d'ordre ésotérique, initiatique, devant aboutir aux mêmes surprenants pouvoirs.

Double écueil et même triple écueil, au seuil d'une approche directe des livres sacrés, non plus par les traductions en langue vulgaire qui en furent données à diverses époques, autant pour le *Nouveau Testament* que pour l'*Ancien*, mais surtout pour cet *Ancien Testament* et le *Pentateuque*, qui pour le Juif orthodoxe constitue « le rouleau » par excellence, cette *Thorah* transcrite sur un seul parchemin fait de peaux assemblées, et qui enfermée dans l'armoire-tabernacle de toute synagogue est, en sa présence mystique, pour le Juif pieux l'équivalent de la présence eucharistique, dans le tabernacle de l'autel, pour le croyant. Cette approche était conditionnée par celle des textes originaux, disons mieux originels, textes qui dans la suite des temps et dans les divers centres d'études traditionnels en la *diaspora* du peuple élu, à la fois témoin et gardien de la Loi, devaient cependant subir des différentes transcriptions. Et c'est là que Gaston Bardet, après d'autres, devait affronter le problème capital que pose la nature même de l'Hébreu littéral, qui n'est pas, et de loin s'en faut, celui que par un artifice purement politique tentent de faire revivre les Sionistes, le prenant à la fois comme langue traditionnelle liturgique et comme langage vivant, ciment de leur unité nationale, dans un retour qui impliquait l'apport, outre du *Yddish*, d'une multitude de langues et de dialectes parlés par ces Juifs, venus des plus lointaines communautés d'Orient et d'Occident.

Servi par ce qui de prime abord aurait pu le desservir, j'entends ce *positivisme*, cette exigence critique, rationnelle d'un homme rompu à des disciplines constructives, où l'on ne peut, sans risque d'échec, « prendre la paille des mots pour le grain des choses », Gaston Bardet allait s'attaquer directement au problème capital, celui de l'écriture de l'*Ecriture* : de cette langue sa-

créée et perdue, tout au moins en sa pratique, et cela déjà bien avant les temps évangéliques, époque où les Juifs de Palestine parlaient l'araméen, qui est un dialecte sémitique sans rapport direct avec l'hébreu biblique. De quelle langue s'agissait-il ; quelles en étaient la morphologique et l'alphabétisation exactes ? Tout repose sur cette recherche initiale, et tout l'intérêt considérable à mon avis, de l'essai de G. Bardet réside dans cette tentative de déchiffrement direct de *l'Hébreu esdraïque*, le plus ancien connu, celui dans lequel, au retour de la grande captivité de Babylone, fut transcrite la Loi, ainsi que les livres traditionnels, historiques, sapientiaux, prophétiques..., constituant le corpus sacré et ayant aux yeux des chrétiens, tout comme des Juifs (qui ne retiennent pas tous ceux de la version des *Septante* et de *La Vulgate*, base de l'exégétique chrétienne) une valeur imprescriptible.

Et c'est à cette recherche qu'il s'est donné, orienté par des intuitions, d'innombrables lectures parallèles, permettant à un esprit critique de dégager nombre de contradictions, de contre-vérités, accumulées par les exégètes apparemment les plus qualifiés par leur spécialisation : hébraïsants, sémitisants, théologiens, historiens des religions, talmudistes..., lectures d'auteurs dits ésotériques qui furent en fait ou prétendirent se faire les interprètes, les continuateurs de générations d'essayistes, plus ou moins sérieux, s'adonnant à *l'occultisme*, cet occultisme que G. Bardet rejette avec peut-être trop de rigorisme. Car en toutes connaissances, ne serait-ce que du point de vue de l'avancement intellectuel, encore mieux spirituel, de chaque adepte, il y a toujours une part faite à *l'ésotérisme*, dans la mesure même où la connaissance rationnelle, didactique s'exerce comme préambule de connaissances ultérieures, plus vastes, plus approfondies, dont l'acquisition se trouve ainsi réservée, objet d'une adhésion conditionnée par cette initiation préalable et nécessaire — à moins *d'illumination* directe — et que présuppose toute acquisition progressive, toute modalité de connaissance. Et on peut ajouter, dans la plus stricte orthodoxie, religieuse et chrétienne, ne serait-ce qu'en

confessant les vérités de la foi, que l'homme est ici-bas tenu en un certain ésotérisme au regard des *dogmes* et de *leurs mystères*, puisque, et quel que soit son avancement spirituel, le voile ne sera levé qu'au jour glorieux de la Résurrection, de la fusion dans l'inexprimable, de la vision de Dieu contemplé face à face.

Après des années et des années de lectures approchées, de tâtonnements, de recherches en quelque sorte expérimentales, Gaston Bardet fut amené à considérer en dehors de toute adultération du *texte esdraïque* par la transcription de l'hébreu consonantique en textes diacritiques, où les points-voyelles tentaient de suppléer à cette carence vocalique, ce qui était déjà une trahison, une adultération de la pure architecture littérale du texte sacré, qui *se déchiffrait* mais ne *se lisait pas*, fait de signes consonantiques et de quelques voyelles mixtes (propres d'ailleurs à la phonétique des langues sémitiques, aux sons gutturaux, sans rapport avec celle de nos propres idiomes indo-européens) : texte qui plus est, et pour d'autres raisons, se trouvait modifié par des méathèses, des permutations, voire des mutations de lettres, altérant significativement le sens des textes originaux inspirés, à commencer par ceux du *Pentateuque*.

L'auteur se laissant conduire comme par la main, déchiffrant patiemment le texte des éditions les plus sûres, en fonction des transcriptions manuscrites les plus anciennes, les plus authentiques de la version esdraïque, retrouvait la valeur fondamentale de cet alphabet hébreu primitif, dont l'origine résiste jusqu'ici à toute hypothèse (probablement chaldéenne) quant à ses sources et ses modalités de fixation : alphabet hiérogrammatique et non d'origine idéographique, à la manière des hiéroglyphes égyptiens ayant donné naissance, par voie d'adaptation élective et acroamatique à l'écriture démotique. Cette valeur essentielle est celle des *lettres-nombres*, dont la valeur et les correspondances, dans une numérologie, — qui par rapport à notre arithmétique est ce que pouvait être l'astrologie (science première) par rapport à l'astronomie moderne, — sont soumises à des vérifications constantes. La valeur et la signification numérologique de

chaque lettre et de chaque terme appuie et vérifie sa valeur alphabétique, au point que l'on est en droit de se demander si le nombre ne précéda pas la lettre, qui n'en était qu'une transcription seconde de valeur phonétique, au lieu que ce soit la lettre qui fut prise comme signe de valeur numérolologique avant d'être arithmétique dans notre mathématique moderne. Les grecs comme les latins se servaient de lettres pour leur numération, et ce furent les arabes qui introduisirent en occident la numération, qui tient d'eux son qualificatif originel; il se trouve que cette numération arabe, en ses transcriptions linéaires les plus simples retrouvent la forme et les structures analytiques de l'alphabet hébreu, issue du carré et de ses diagonales, engendré par *l'Aleph* (plus le zéro, d'origine indienne et base de notre système décimal).

*
**

Après cet exposé de principe, on peut aborder l'étude des textes ayant servi de fondement à toutes les observations critiques, aux restructurations de *l'original du Livre des livres*, par l'auteur. C'est à de bien singulières découvertes ou redécouvertes que cet ouvrage, d'un abord qui peut apparaître hermétique mais qui s'éclaire par son contexte et les nombreuses notes, accompagnant chacun de ses chapitres, nous convie. Il contient treize chapitres, dont je me contenterai de transcrire les titres significatifs : — *Un monde de penser supra-humain* — *Résurrection de l'Écriture* — *Les Cinq cinquièmes* — *Structure architecturale et musicale du Récit mosaïque* — *La continuité hébraïco-chrétienne* — *La clef de David* — *Le Grand Complot contre Israël* — *Le Waw, Fils de Theos* — *La Structure duelle* — *Qu'est-ce que la Kabale?* — *L'Écriture de la Résurrection* — *L'Évangile selon Saint Esdras* — *Philadelphie : Nouvelle Jérusalem?*

Quant aux conclusions je m'en tiendrai à celles que propose l'éditeur sur le revers de la couverture, précédée de 10 propositions interrogatives, qui résument le sens et la portée du livre : « *Gaston Bardet, en retrou-*

vant le sens des Lettres, Nombres hébraïques, bouleverse toutes les données politico-religieuses.

Le livre s'insère dans une collection « *Les Enigmes de l'Univers* », comportant des titres d'ouvrages de valeurs très inégales, mais dont certains sont excellents, ne seraient-ce que ceux consacrés par Louis Charpentier à des thèmes si longtemps controversés : « *Les mystères templiers* », les valeurs symboliques incluses dans les constructions des maîtres d'œuvre médiévaux avec son beau livre sur « *Les mystères de la Cathédrale de Chartres* ». D'autres sont beaucoup plus discutables, tels ceux de Robert Charroux, tenus par des publicistes rivaux, mais qui ne sont pas toujours aussi bien informés, pour des nourritures à l'usage de sous-alimentés intellectuels, et qui n'ont cependant d'autres prétentions que vulgariser certaines données historiques ou parahistoriques, réservés jusqu'ici à des lecteurs ayant accès à des publications d'une audience limitée. Je serai beaucoup moins indulgent pour une publication récente, celle du livre de Robert Ambelain « *Jésus ou le mortel secret des Templiers* », factum qui sous le manteau d'une pseudo-érudition n'est qu'une *ressucée* de cette littérature positiviste, antichrétienne, remettant à une sauce nouvelle le *Déisme* réchauffé des sociétés de pensée du XVIII^e siècle, de la conjuration des Encyclopédistes « *pour écraser l'infâme* » : livre qui ne mérite qu'un tranquille mépris (antithèse, si cela vaut d'être dit, de celui de Gaston Bardet); niant la divinité du Christ, en reprenant le thème des vieilles hérésies aryennes et nestoriennes, tout en affirmant l'existence historique de ce Christ, présenté comme un simple agitateur politique, condamné et crucifié par les Romains; faisant des textes évangéliques, habilement confondus avec les apocryphes, des adaptations postérieures d'au moins quatre siècles aux récits originels, se rapportant à *ce simple fait divers* de la colonisation romaine au Proche-Orient... au début de *l'Ere chrétienne*...

Mais le fait de publier un livre en une certaine collection n'implique en aucune manière qu'il y ait communauté d'esprit, encore moins d'obédience intellectuelle et

spirituelle, entre les divers auteurs. Etre éditeur est un métier souvent difficile, écrire est autre chose : une activité de l'esprit qui n'est vraiment valable qu'à partir d'un certain détachement de ce que la littérature peut comporter de strictement professionnel. Un très grand écrivain n'est jamais un homme de lettres, un véritable penseur, un philosophe de profession, comme un grand homme de guerre ne fut jamais simple militaire. Et afin de mettre tout le monde dans le bain, disons qu'il n'est pas d'authentique créateur dans le domaine de l'art ou de l'invention scientifique, celle qui bouleverse en la renouvelant les données de la connaissance, qui soit simplement homme de métier ou pur théoricien, car la création artistique et scientifique dépasse toujours et de loin ses moyens techniques de recherche et d'expression.

F.-H. LEM.

P. FONTALBA

Les contraintes physiques, intellectuelles et morales en société marxiste

Nous avons eu l'honneur et le plaisir de rencontrer l'hiver dernier le Père Van Coillie de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie : Congrégation Belge exclusivement missionnaire. Nous avons déjà lu son livre terrifiant :

« J'ai subi le lavage de cerveau ».

(Edition Mobilisation des Consciences, 6, rue du Marteau, Bruxelles IV) où le Père, avec une sérénité remarquable comme dit son préfacier Gabriel Marcel, relate son arrestation en Chine et la cocasserie des motifs : Directeur Général de la Légion de Marie, organisation d'espionnage contre Révolutionnaire ; la cruauté sadique calculée pour être inhumaine, de ses geôliers et des codétenus chinois avides de se faire valoir auprès de leurs juges, leur bassesse, le calcul scientifiquement précis d'amener un prisonnier à la destruction de sa personnalité par son avilissement physique, l'obscurcissement de son esprit, la destruction de ses capacités de réaction.

Au long des pages de ce livre qui ne prêche pas, n'arguement pas, mais décrit seulement, on découvre cette technique bien au point pour la destruction des consciences. Mais par sa foi dans le Christ et la Vierge Marie, le Père Van Coillie, homme robuste et jeune, a pu résister à l'anéantissement de ses hautes qualités de spiritualité, et de l'être « homo sapiens » qu'il est.

Il est à nouveau ce qu'il a toujours dû être avant cette épreuve de cauchemar, un homme fin, simple, bon, qui sait que le monde est fait de contradictions, ne s'en offusque pas et chemine le long de la vie, droit dans son armure de foi, sans vouloir prêter attention aux coups bas qu'un certain clergé, en France, veut lui porter en interdisant ses conférences à leurs jeunes ouailles « orientées ». Mais ceci est déjà une autre histoire...

On sort de la lecture de ce livre, brisé si l'on n'a pas maîtrisé sa sensibilité, épouvanté quand on prend le temps, au long de la lecture, de s'arrêter pour méditer, essayer de comprendre par quel mécanisme psychologique un peuple dont la civilisation remonte à six mille ans avant J.-C. a pu être amené à ce degré de fanatisme destructeur.

Le besoin de paix, de tranquillité qui habite nos cœurs d'occidentaux chrétiens nous incite à fermer nos yeux, nos oreilles, notre entendement à une réalité qui maltraite la Vie en rose que nous voulons vivre.

Ainsi pouvons-nous ignorer lâchement toute ces ignominies, donc les nier. Oui, tout cela n'est pas possible au XX^e siècle, dit-on ; n'en n'ayant pas ouï, parlé ni rien lu, l'opinion publique, cette prostituée, l'ignore.

Donc ça n'existe pas.

Et pourtant si, cela existe.

Pour ne pas être le jouet d'une fièvre obsidionale, nous avons voulu lire d'autres livres traitant de la Chine, ou de la Russie Soviétique, les uns écrits par des journalistes, reporters sympathisants ou non de cette « dictature du prolétariat », les autres tel « Le Vertige » d'Evcuenia Semionovna Guinsbourg (Le Seuil) intellectuelle communiste professeur d'Université condamné à 14 ans de Sibérie, réhabilitée et réintégrée sous Khrouchtchev, qui donne en effet un vertige d'épouvante. Tel encore « La Révolte de l'Esprit, de deux grands écrivains Hongrois Thomas Aczel et Tibor Meray, prix Kossuth tous les deux et l'un Aczel, prix Staline que l'on ne donne qu'aux purs entre les purs, nourris du lait marxiste-léniniste, sincères et passionnés dans leur élan révolutionnaire mais à qui leurs dons d'analystes, de psychologues ont, par un

lent cheminement, ouvert l'esprit à la Vérité non contingente de la pensée du Parti. (Gallimard)

Sur la Chine : « Mille Jours à Pékin », de Maurice Ciantar dont la déception au long de son journal est croissante. (Gallimard)

« Le Grand Soleil Rouge » de Daniel Darany (Robert Laffont) qui décrit le fanatisme grégaire qu'a su insuffler à son peuple, Mao Tsé-toung, la complexité des rivalités, des complots, des épurations ; le sectarisme et le fanatisme sans pitié d'un Mao, ou d'un Liu Shao Chi, le Moine Rouge, analysé dans le livre de Hans Heinrich Wetsel. (De Noël)

Les bulletins enfin de l'aide à l'Eglise en détresse du Père Werenfried confirmant par les larmes les cris de désespoir, le désert religieux de cette immense et peuleuse Asie, désert volontairement développé : emprisonnement, tortures, étouffement de la foi par suppression du clergé et de tout enseignement religieux.

« Le Requiem pour l'Eglise de Chine », de Pierre Darcourt (Table Ronde), confirme ce désert de l'âme que tout appareil marxiste impose à ce monde torturé de haine.

Le marxisme prétend éliminer de l'enseignement de l'Histoire tout ce qui n'appuie pas les thèses marxistes ; c'est une méthode que nous connaissons bien en France depuis 40 pour la plus grande gloire de De Gaulle dont il faut enseigner le génie.

C'est une méthode mensongère.

Ce n'est pas celle de Fustel de Coulanges.

L'incroyable faculté d'amnésie du peuple français, son snobisme, la politique gaullienne de flatteries à la Russie, à la Chine Populaire pour faire pièce aux Américains, tout a contribué, ces deux dernières années, à manipuler l'opinion en faveur de ces prétendues « démocraties populaires ». Volontairement on a fait le silence sur les techniques d'avilissement de l'homme, employées au nom de la liberté.

Nous analyserons donc les éléments que contient notre titre à la lecture de nos documents.

Le père Van Coillie, nous l'avons dit, n'argumente pas,

il cite et relate les phases de la déchéance physique, rapidement suivie de l'enténébrement de l'esprit ainsi plus facilement soumis à la dialectique qui amène un innocent à accepter d'être coupable : les crachats recouvrant et tapissant la figure et les paupières, l'impossibilité de les essuyer les poignets étant noués dans le dos par des menottes à clous fortement serrées, l'interdiction de s'asseoir ou de se coucher, de s'appuyer au mur de la cellule et de dormir et de manger ou de boire autrement qu'en lapant le brouet puant posé dans une écuelle à même le sol, que le prisonnier ne peut atteindre qu'en se couchant un instant sur le sol de la cellule et où, pieds tenus dans des fers pesants et acérés, mais dans le dos, il est bien difficile de se relever même sous les coups de bottes des gardiens, les gifles, les coups de poing dans la figure, de pieds dans le ventre que vous assènent le juge ou ses séides.

Ecoutez pour mieux comprendre ce jugement sans appel porté sur le régime concentrationnaire chinois. Il a été formulé par un autre religieux, qui après l'avoir été des Allemands à Buchenwald, a été prisonnier des Chinois à Pékin : le Père Ulrich Lebrun :

« Je préfère dix ans de Buchenwald à un an de Pékin » et il donnait ses raisons : « La chaude amitié de tous les détenus, leur solidarité à Buchenwald ; à Pékin au contraire les incessantes attaques veules et haineuses, suant la trahison de ses codétenus ».

Je puis bien témoigner que le Père Van Coillie, ce flamand gai, jovial, qui garde dans sa chair les traces des sévices subis en Chine, garde encore au plus profond de son âme, la blessure qu'y ont faite l'abjection de bon nombre de ses codétenus chinois, leur haine, la peur visqueuse qui en faisaient des hyènes pour plaire aux geôliers, aux juges. Et pourtant son âme généreuse a pardonné à tous.

Comme en Russie, un homme arrêté, a priori, est non un suspect mais un coupable. Il est aussitôt pris dans les mailles de cette dialectique qui devra prouver, sans preuves, qu'il est coupable.

Ecoutez le chef de cellule du Père Van Coillie.

« Le gouvernement est bon pour nous. Tu es un im-

pécialiste et un espion ; avoue tes crimes, sinon... » et il lui montre deux Chinois les fers aux pieds.

« Dis-nous pour quel crime tu es là — je n'ai commis aucun crime.

« Comment ! Tu accuses le pouvoir d'injustice ? Tu as tort, le gouvernement *connaît* tes crimes. Il est bon ; si tu avoues, ton sort sera meilleur ; on te délivrera de tes chaînes, tu pourras dormir, travailler ; le gouvernement est bon. Le Pouvoir populaire est comme une mère.

— « Avoue donc » — « Je ne suis pas un espion ; je ne connais rien à ce métier ».

— « C'est que tu es un espion né ».

— « Je ne suis pas payé pour espionner » — « C'est d'autant plus grave ! Si d'autres espionnent pour de l'argent, toi tu le fais par idéologie ; tu es donc plus dangereux. »

Et ainsi, jour après jour, des jours et des nuits, enchaîné, debout, sans sommeil, sans nourriture, la face couverte de crachats, endurant les coups et les blessures que lui font chaînes et menottes, épuisé, rendu à quia, ne sachant ce qu'il faudrait qu'il dise pour pouvoir se reposer, dormir, soutenu seulement dans ces moments-là, reprise de lui-même, par le chant du Magnificat qu'il se chantait intérieurement.

Il nous dit, avec simplicité : « Je ne possédais plus aucun contrôle de mes actes et de mes pensées ».

Mais on le guette, on spéculé sur son épuisement pour qu'il consente enfin à tout avouer de ce qui n'est pas mais qui selon leur optique dialectique, *est*. On triture dans une mascarade terminologique le vrai et le faux, la douceur et la dureté.

« Pourquoi t'obstines-tu ? Tu dois bien comprendre que le Gouvernement qui dépense de l'argent pour te faire soigner veut ton bien ».

Puis devant son obstination à ne pas se reconnaître espion, on fait appel à « l'aide fraternelle » des codétenus, qui se traduit par une scène infernale de cruauté et d'avilissement que vous lirez aux pages 80. Il appelle la mort pour se réveiller dans le monde de l'Amour, et son juge qui a compris ses pensées lui répond : « Non,

tu vivras pour être torturé, nous avons le temps et les moyens de te faire comprendre ».

Les mêmes procédés, les mêmes scènes nous les retrouvons dans « Requiem pour l'Eglise de Chine » de Pierre Darcourt.

Que ce soit le Père Druetto à Changsa, la ville de Mao, franciscain, médecin et chirurgien, laissé cinq mois dans un cachot sans air et sans lumière, au milieu de ses excréments, avant d'être interrogé et qui ne dut la vie qu'à ses qualités de médecin et chirurgien qui avait sauvé de très nombreuses vies.

Ou bien le Père Miener's, victime de la même logique : « Tu es arrêté, donc tu es coupable, espion à la solde des Américains ».

A Darcourt qui lui demande ce qui l'a fait le plus souffrir, il répond : « La contrainte diabolique de l'âme et de l'esprit, la pression morale ».

Et tous les missionnaires ou évêques arrêtés, torturés, suppliciés, tués ou jetés encore vivants dans des fosses d'aisance ou dans le fleuve.

Le Père Clifford robuste missionnaire américain sauvé de ces Enfers condense en quelques mots le but poursuivi par tous ces inquisiteurs :

« Le Lavage de cerveau consiste avant tout à briser la volonté du prisonnier ; non pour le convertir au communisme mais pour en faire un instrument docile, obéissant à toutes les manipulations ».

Devant cette cruauté chinoise, brutale mais également savante, faisant fi de l'homme et de sa vie, tout bascule dans nos esprits occidentaux ; nous sommes perdus dans un monde étranger à notre sensibilité, à notre morale, incompréhensible à notre intelligence. Un monde furieusement impérialiste, conquérant, orgueilleux, qui répète après les hauts-parleurs : « La pensée de Mao est l'unique Soleil Rouge qui doit brûler dans le cœur des peuples du monde ». Précisément dans le Grand Soleil Rouge de Daniel Larany, qui est un reportage romancé on saisit bien cet embrigadement permanent de l'Homo sinensis » dans les chants hurlés à longueur de jour et de nuit par les hauts-parleurs et que la foule saoulée de bruits,

surexcitée de grégarisme reprend à pleins gosiers : « La navigation en haute mer s'en remet au timonier. La pensée de Mao est un soleil qui ne se couche jamais », en agitant le petit livre rouge, leur Bible qu'il n'est pas bon de ne pas avoir à la main ou pendue au cou.

Maurice Ciantar après avoir eu à Tahiti des rapports amicaux avec l'importante colonie chinoise de Papeete, a demandé à partir en Chine, non en journaliste (c'est son métier) mais en travailleur « Expert français détaché aux Editions en langues étrangères ».

En lisant son journal de « Mille Jours en Chine », on voit son désenchantement chaque jour plus vif, puis sa stupeur devant le grégarisme de ce peuple et de résignation aux inégalités admises allant du traitement de famille d'un paysan : 350 yuans par *an* au traitement de l'employé de bureau à Pékin : 350 yuans par *mois* (ceci en 1966); son énervement, sa colère devant cette soi-disant Révolution culturelle qui a tout bouleversé, installé l'anarchie des Gardes Rouges, la paresse devant aussi l'hystérie de tout un peuple, son embrigadement derrière les bannières des Gardes Rouges de Mao contraignant les cadres à six heures d'instruction religieuse maoïste quatre fois par semaine, cette passion de détruire (pour du passé faire table rase), cette puérilité sanguinaire des Gardes Rouges qui ont entre dix et quinze ans et qui montent à l'assaut victorieux de centaines de milliers d'adultes — de la marmaille dit Ciantar — cette xénophobie inimaginable pour un Occidental, ce racisme imputant à crime toute relation entre Chinois et... les autres qu'ils soient Occidentaux, Africains, Sud-Américains, même Cubains, cette ignorance incroyable du monde extérieur.

On retrouve dans ce livre ce qui a été ébauché chez nous au printemps 68, cette anarchie à l'envers; l'infirmier a le pas sur le médecin, l'élève sur le professeur, l'ouvrier sur l'ingénieur. Et l'on comprend, au spectacle journalier de la vie maoïste, que ce journaliste à la vue courte mais dont le libéralisme un peu confus ne fait pas de doute, ait eu hâte de secouer la poussière de ses souliers en passant la frontière pour retrouver sa liberté, au

bout de son engagement. Il était sauvé des réactions imprévisibles et toujours dangereuses de cet orgueil racial du peuple chinois qui se croit le plus évolué de la terre et pense avoir à apprendre toute la civilisation au genre humain.

C'est peut-être bien ce messianisme qui, à longue échéance, nous menace le plus grandement.

Mais comment ce peuple en est-il venu là ?

Nous en trouverons peut-être une explication dans le livre de Hans Heinrich Wetzel sur Lio Shao Chi.

Liu Shao Chi était le descendant d'un riche famille terrienne ruinée par la Révolte des Taïpings en 1848, révolte qui fut triomphante en 51 et qui après une extraordinaire expansion, fut féroceement écrasée par les Britanniques et les soldats de l'Empereur de Chine en 1869 (Quatre-vingt-cinq millions de morts !). Un grand oncle de Liu enfant lui racontait cette révolte faite d'idéalisme égalitaire. Dans l'âme du jeune enfant ces récits firent germer les passions du lettré qui devint Lui Shao Chi : un nationaliste xénophobe, la haine de cette société égoïste, la soif de justice sociale. Mao Tsé-toung était son « pion » au collège et son ami. Après les ivresses poétiques ce furent les ivresses marxistes où tous les deux s'exaltèrent avec les fougues, l'enthousiasme, la passion de leur jeunesse.

Un marxisme typiquement chinois, nationaliste, cruel, haineux et sans remords. S'ils réclamaient plus de justice sociale, Mao pour les paysans, Liu pour les ouvriers, ce n'était pas au nom de la Liberté notion inconnue en Chine, mais pour promouvoir la Révolution, la faire triompher.

Sun Yat Sen, le Père de la Révolution Chinoise de 1911, a pu écrire avec vérité : « La raison pour laquelle les Chinois n'attachent aucune importance à la Liberté, c'est que le mot même est d'importation récente en Chine ». Et de ce fait, dans le Kuo Ming Tang créé par Sun Yat Sen, la discipline imposée était absolue sous la dictature du frère aîné (Sun Yat Sen), la solidarité des membres du Parti totale, le Tribunal Suprême du Parti gardant droit de vie et de mort sur ses membres.

Le Komentern après diverses luttes intestines succéda au Kuo Ming Tang, mais sous direction Russe : Borodine — et tôt Liu Shao Chi fut appelé à y siéger (1921). Fanatisé par Trotsky qu'il admirait et à qui secrètement il garda son amitié et son admiration jusqu'à la fin, il faisait siennes les idées de son maître sur la Révolution Permanente. Ainsi s'en prenant à Khrouchtchev pour la coexistence pacifique, écrivait-il dans les quotidiens du Peuple de Pékin : « Il est impossible de remporter la victoire sur le capitalisme sans violence. Actuellement puisque le bloc socialiste possède une supériorité énorme en armes, qui pourrait n'être que provisoire, *le bloc socialiste a le droit sacré d'appliquer cette supériorité à ses ennemis. Nous n'avons pas à craindre la guerre nucléaire, même s'il fallait qu'une partie des populations du globe terrestre périsse pour que l'autre moitié vive dans un régime socialiste. Nous n'avons pas le droit d'hésiter à avoir recours à la violence.*

Ainsi formé à ce fanatisme sans humanité, il donne de concert avec Mao, aux cadres du Parti la même conception de leur Morale qui n'est que l'utilité du Parti. Le Petit Livre Rouge de Mao a diffusé dans ce peuple si facilement grégaire, cette hystérie révolutionnaire sous forme d'aphorismes péremptoires : « La Révolution, c'est un soulèvement, un acte de violence pour lequel une classe en renverse une autre ».

« Le Pouvoir est au bout du fusil ».

« Un parti communiste est l'ennemi de tout ce qui n'est pas communiste et il n'est jamais plus dangereux que lorsqu'il sollicite le dialogue, ce qui n'est pas actuellement le fait de la Chine, certes, mais de la Russie.

Le jeune Chinois, conditionné dès l'âge de 3 ou 4 ans est un familier du fusil, de la mitrailleuse ; il doit, Mao et Liu l'ont dit, renverser le vieux monde pour donner le bonheur maoïste.

L'appareil de propagande et l'appareil policier se chargent de leur donner des victimes pour exalter leur soif révolutionnaire. La peur de chacun d'être jugé traître, entraîne chez tous la préoccupation permanente, constante d'être attentif à ne pas se compromettre, à rester

dans « la ligne de masse », à hurler plus fort que le voisin contre celui que le Parti a mis en accusation.

Par crainte d'être accusé, on accuse.

C'est, dans ce pays qui en son immensité porte toutes les virtualités, la démocratie renversée : l'impulsion ne vient pas de la base mais du sommet et de ses agents partout placés aux postes d'efficacité. Ils ont installé un régime inquisitorial qui tient la Chine sous une chape de plomb, mais en bons techniciens révolutionnaires ils savent la dynamique de la violence et l'utiliser pour développer leur Impérium Chinois. Leur vieille race, l'orgueil de leur immensité géographique et de leur démographie galopante qui fait de la Chine une fourmilière, tout a contribué à donner à leur Révolution une coloration spécifique chinoise et violemment xénophobe.

Les bases d'où est partie cette Révolution sont les théories d'Engels et de Marx, les mêmes qui avaient servi à Lénine, à Trotsky à construire leur socialisme avec autant d'intolérance, de violence, de sectarisme, de cruauté, de mépris de la vie humaine que plus tard les Chinois. Les Russes pris par l'accélération et la logique de leur Révolution, dévièrent rapidement vers un Impérialisme à base du nationalisme russe dont la dynamique leur fit absorber, sans qu'ils se soient souciés de se mettre en contradiction avec leur Internationalisme et leur constitution, les pays Baltes au Nord et les « glacis » de l'Ouest et du Sud : Pologne, Hongrie, Tchécoslovaquie, Roumanie, etc...

Mais à l'Est, vers la Chine les deux nationalismes en vinrent bien vite à s'opposer et l'hégémonie russe ne put s'imposer.

Parties des mêmes prémices, il était naturel que les deux révolutions Marxistes aient les mêmes processus de développement, avec des différences qui au demeurant ne portaient pas sur l'essentiel. Le communisme, dit justement Jean Madiran dans « Vieillesse du Monde » (Nouvelles Editions Latines) est un univers social et mental clos. J'ajoute qu'il sécrète sa carapace impénétrable comme la Muraille de Chine ou le Mur de Berlin. Il s'impose par sa pratique de la dialectique et sa technique

de l'Esclavage. Les peuples, les nations qui sont sous son joug ne peuvent se dégager de cette oppression terriblement pesante qu'organise l'appareil policier.

Le Parti est obligatoirement, dit l'article 126 de la Constitution Soviétique, *dirigeant*, l'avant-garde du monde des travailleurs ; il compose les cadres de l'Etat, il constitue le *noyau dirigeant* des syndicats, des coopératives, des cadres de l'Industrie si bien que Pietro Nenni, Président du Parti Socialiste Italien a pu dire justement : « La dictature du prolétariat est devenue une hégémonie du Parti des Travailleurs, de l'Appareil sur le Parti, souvent d'un seul homme sur le Parti ». Il est omniprésent, rien ne lui échappe, et ceux qui s'y opposent ou sont suspects de tiédeur doivent être impitoyablement éliminés, broyés. La délation est un devoir.

Comme toutes les Révolutions, le Bolchevisme a exploité la crédulité humaine le « demain on rasera gratis ». Il a pris son élan, puis sa force, sur des promesses fallacieuses et il a réalisé le contraire de ces promesses.

Il avait promis que l'exploitation et l'oppression de l'homme par l'homme allait disparaître. En fait, nul homme n'a été moins libre, moins sujet qu'objet en U.R.S.S.

Les Pharaons avaient construit les pyramides grâce à la science physique et architecturale de leurs savants qu'ils entouraient de soins et aux millions d'esclaves, bêtes de somme travaillant sans être nourris et crevant sur les sables brûlants.

Les Soviets ont montré il y a cinquante ans et depuis, le même mépris pharaonique de l'individu, déplaçant sans aucun égard les populations des provinces entières pour aller fertiliser des zones jusque là inhabitées, garnissant en outre les camps de concentration de Sibérie avec des milliers de déportés mal traités, mal nourris et qui n'avaient plus qu'à mourir dans la toundra sibérienne. Le livre de Madame Evguenia Guinsbourg, « Le Vertige » donne une vue hallucinante de l'appareil policier et de ces camps de la mort.

Ils avaient promis la terre à ceux qui la cultivent. En fait, à part son lopin individuel qu'il a bien fallu lui

reconstituer, le paysan est esclave de la bureaucratie étatique.

Ils avaient promis l'abolition des privilèges. En fait, il s'est créé une nouvelle classe privilégiée : la bureaucratie du Parti détenant tous les moyens de contrôle politique et intellectuel et très largement avantagée (maison particulière tout confort, dachta de vacances et plages réservées, des salaires qui sont de l'ordre de 15 à 1 avec celui de l'ouvrier.

Ils avaient promis la liberté de tous les cultes et la liberté de la pensée, la possibilité de l'exprimer. En fait, ils n'admettent des religions qui si les ministres de ces religions sont sous leurs ordres et choisis par eux ; quant à la possibilité d'exprimer ses idées, si elles ne sont pas orthodoxes il en faut juger sur les nombreux intellectuels, écrivains emprisonnés, envoyés en Sibérie comme Daniel et son camarade ou persécutés comme Paternack dont la femme et la fille sont encore emprisonnées ou sur ceux qui ont choisi la Liberté comme Kouznetsof.

La Liberté de pensée ? Ecoutez donc Khrouchtchev le 8 octobre 1959 : « Nous n'arrêterons jamais de répandre notre exemple dans le sein de l'Occident et nous ne laisserons jamais ses livres, ses films et ses émissions de radio entrer chez nous ». C'est vraiment un univers clos, où le Parti peut ordonner toutes les contraintes physiques et morales non seulement sur les sujets de l'U.R.S.S. mais sur ceux des satellites colonisés.

Ecoutez Husak, revenu en grâce et maître actuel de la Tchécoslovaquie où il a éteint le Printemps de Prague.

Il avait été arrêté le 6 février 1951 par le Ministre de la Sécurité. Après dix ans d'emprisonnement, il put établir un mémoire adressé à Novotny, en vue de sa réhabilitation.

« J'étais insulté, humilié, battu et menacé par trois policiers qui me criaient sans cesse : « Avoue, avoue tous tes vices, déviation haute trahison et sabotage, *c'est l'ordre du Parti.* »

Nous ne connaissons pas de livre qui analyse mieux et plus à fond cette contrainte permanente des esprits, la crainte et même la terreur dans laquelle on vit de paraître

tre tiède ou d'être dénoncé comme un ennemi du peuple, que ce grand livre des deux écrivains hongrois Thomas Aczel et Tibor Meray. Ayant vécu dans le sérail, ils en connaissent tous les détours et en démontent toutes les serrures. Il est puissant et passionnant et méritera, si on nous le permet, une étude spéciale.

Et voici pour illustrer tous nos propos, ce qu'on pouvait lire dans la presse du 9 septembre 1969 :

PRAGUE : Purge au sein de l'Union des journalistes.

Un des derniers bastions du libéralisme est tombé hier en Tchécoslovaquie, l'Union des journalistes Tchèques a « accepté la démission des membres de son présidium ». Dans le même temps elle a décidé de « dissoudre l'organisation pragoise de l'Union et de charger les organes centraux de l'Union d'assurer directement les fonctions de l'organisation pragoise.

Il nous faut bien conclure que cette vie concentrationnaire est un enfer plus atroce que celui de Dante. Celui qui y est doit vraiment laisser toute espérance : si ce n'est pas le feu qui le brûle, c'est le froid terrible de Kolima en Sibérie qui le consume, le ronge petit à petit, un jour les orteils, l'autre jour les doigts, puis les pieds, le nez jusqu'à l'âme qui meurt étouffée par la douleur, par le souvenir des êtres chers dont elle ne sait rien.

Constater aussi que Charles Maurras lorsqu'il écrivait en 1927 que le premier soin des terroristes est de brimer, d'asservir et de guillotiner leurs introducteurs, avait tristement raison.

Comme plus de cent ans avant lui Antoine de Rivarol lorsqu'il disait dans sa langue si nette : « La populace est toujours et en tous pays la même : toujours cannibale, toujours anthropophage. Elle punit les crimes qui ne sont pas toujours avérés par des crimes qui sont toujours certains ».

Pierre FONTALBA.

Comment naquit l'Université

A l'heure où l'Université est le théâtre de tant de singuliers événements, l'objet de tant de préoccupations aussi inquiètes que désabusées, il n'est pas sans intérêt de se pencher sur certaine période de son histoire, celle-là même qui lui permit de recevoir la forme, les structures si décriées depuis trois ans.

Pour ce retour en arrière, une source remarquable de renseignements fort précis est sans conteste la correspondance de Fontanes, ce bel esprit, cet ami de Lucien Bonaparte et de Chateaubriand surtout, et dont nul n'ignore le rôle considérable qu'il joua dans l'organisation de l'instruction publique en France. A travers les documents qu'il a laissés (1), apparaissent et se dessinent clairement quelques-unes des phases de cette gestation laborieuse, laborieuse parce que comme toutes les institutions voulues et conçues par Napoléon I^{er}, celle-là devait porter profondément la marque du maître.

C'est ainsi que, parvenu au faite de sa gloire, pressé de voir couronner son œuvre dans tous les domaines, l'Empereur ordonna, au début de l'année 1808 que lui fussent soumis sans retard les projets de décrets destinés à consacrer ce monument hiératique : l'Université impériale.

(1) Je tiens à exprimer ici mes remerciements très vifs à mon ami M. Gérard de Loriol qui a bien voulu extraire de ses archives familiales et me confier la correspondance de Fontanes, accompagnée de nombreuses pièces également originales (années 1807 à 1814).

Sur les rédactions successives de ces projets, sur les modifications que l'Empereur lui-même y apporta, rayant de sa main rapide tout ce qui pouvait lui paraître superflu, ajoutant en marge un mot bref, un qualificatif dur, il y aurait déjà de quoi gloser à perte de vue. L'intéressant, semble-t-il, est de relever aujourd'hui dans les manuscrits originaux quelques traits singuliers qui mettent nettement en évidence l'esprit rigoureusement déterministe dans lequel était conduite la constitution de l'Université dans l'empire napoléonien, de quelles autorités publiques elle allait relever, comment enfin devrait s'opérer la mutation de l'enseignement en France.

La volonté de Napoléon était de :

« ...faire de l'Université un corps qui eût en lui-même
« tous les moyens de direction et de surveillance, et
« dont le chef pût gouverner l'ensemble et toutes les
« parties, immédiatement ou par ses subordonnés »,
ainsi que devait le rappeler le mémoire explicatif pour
une première esquisse de règlement, mémoire qui sou-
lignait aussi que :

« ...les écoles de tous les degrés sont soumis à ces
« deux ordres d'autorité, sans exception, et n'en recon-
« naissent point d'autres qui soient intermédiaires ». Voilà qui affirme bien l'obligation faite aux fonctionnaires et magistrats chargés de rédiger les textes, d'enfermer impérativement tout l'ensemble des corps et des personnels constituant l'instruction publique du pays dans une structure fortement hiérarchisée, les deux ordres dont il s'agit étant d'une part le Grand-Maître et le conseil de l'Université, les recteurs et les conseils académiques, d'autre part des inspecteurs de l'Université et des inspecteurs d'académie, relevant les premiers du Grand-Maître, les seconds, des recteurs.

De même, dans l'avant-projet « d'Organisation d'une grande Université impériale » (1), on note un identique

(1) On a volontairement conservé dans ces citations l'orthographe des manuscrits — notamment l'emploi des majuscules.

souci de ne négliger aucune des parties de l'enseignement :

« Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie,

« Le Conseil d'Etat entendu,

« Décrète ce qui suit :

« Titre 1^{er}.

« Article 1^{er}. Tous les établissements d'Instruction pu-
« blique et spécialement ceux qui sont destinés à l'édu-
« cation de la jeunesse, seront dans toute l'étendue de
« l'Empire français confiés aux soins ou soumis à la
« surveillance d'un corps enseignant qui aura le titre de
« *Grande Université Impériale*.

« Article 2. Les établissements d'instruction publique
« seront partagés en deux classes, dont l'une comprendra
« les établissements dont les places ne pourront être
« remplies que par des membres de l'Université impé-
« riale, et l'autre sera composée des institutions sou-
« mises seulement à la Surveillance de ce corps.

« Article 3. Dans la 1^{re} classe seront rangés les écoles
« spéciales de sciences, les Lycées Impériaux, les écoles
« spéciales et autres de beaux arts, et les Ecoles secon-
« daires Communales qu'on désignera sous le nom de
« collège.

« Dans la seconde classe sont les écoles secondaires,
« les pensions, les écoles primaires ».

Rien n'était laissé au hasard, on le voit. Mais plus cu-
rieuse est cette disposition qui oblige au célibat toute
une catégorie de maîtres :

« Article 5. A compter de la publication du présent
« décret, les directeurs, professeurs et maître d'étude des
« collèges ne pourront se marier, sans renoncer à leurs
« places. Le mariage est également interdit aux agrégés
« et répétiteurs des Lycées ».

« Les Proviseurs, Censeurs et Procureurs gérants ac-
« tuels qui ne sont pas mariés, ne pourront pas contrac-
« ter mariage sans une autorisation spéciale du Gouver-
« nement ».

Et ainsi de suite. La main de l'Etat pesait lourd sur

le corps enseignant et, comme toujours, pour mieux l'assujettir en l'apaisant, l'Empereur décida que le plus haut responsable recevrait, au lieu d'une quelconque appellation de « Directeur général de l'Instruction publique » comme le proposait ce projet de décret, la désignation combien plus magnifique de Grand Maître de l'Université impériale.

On sait que le premier à porter ce titre fut Louis de Fontanes alors âgé de 65 ans, président du Corps législatif et « l'un des commandants de la Légion d'honneur », comme l'indique le brevet qui allait faire de lui, en mai 1808, un Comte de l'Empire. Mais il n'était encore que « Monsieur Fontanes » lorsque le ministre de l'intérieur — qui n'était plus son bon ami Lucien Bonaparte mais Cretet, « simple conseiller d'Etat » comme le notait Joseph Fouché — lui écrivait le 22 mars 1808 :

« Monsieur, je m'empresse de vous adresser l'extrait
« d'une note que j'ai reçue hier de Sa Majesté l'Em-
« pereur, sur la nouvelle organisation de l'Université
« Impériale et les dispositions préliminaires qu'elle peut
« exiger. Je vous prie de me faire l'honneur de vous
« réunir ce soir chez moi, avec M. le Conseiller d'Etat
« Fourcroy, pour concerter les moyens de remplir les
« intentions de Sa Majesté. Vous remarquerez que plu-
« sieurs de ces opérations sont urgentes. Je vous prie
« en particulier d'apporter à la réunion de ce soir la
« liste des candidats que vous croyez devoir proposer
« pour les fonctions de Conseiller à vie de l'Université ».

Joint à cette lettre, le copieux « Extrait d'une note de Sa Majesté l'Empereur et Roi, datée de Paris le 21 mars 1808 » expose les préoccupations de Napoléon pour faire appliquer sans retard le décret organique qu'il avait signé 4 jours plus tôt :

« Un des premiers objets dont il convient de s'occuper,
« c'est le logement de l'Université impériale à Paris (...)
« On peut, en attendant, considérer le logement de M.
« Fontanes, qui est très convenable, comme l'Etablis-
« sement provisoire du Chef-lieu de l'Université (...)

« Il est également nécessaire d'établir dans un projet

« de Décret (...) de quelle manière on doit suppléer dans
« la première organisation, aux différentes qualités qui
« manquent aux individus qui doivent composer, pour la
« première fois, le Conseil de l'Université (...)

« Une des vues principales que l'on doit avoir (...) c'est
« de réprimer le plus possible, les pensions particulières
« qui rivalisent avec les lycées (...)

« Ce qui paraît également pressant, c'est de fixer le
« sort des Etablissements actuels et de tous les individus
« qui se livrent à l'Instruction. Il convient donc que tous
« les Professeurs, Censeurs, Proviseurs et autres agens
« de l'Instruction soient tenus de faire connaître au
« Grand-Maître par l'intermédiaire du Chancelier, qu'ils
« sont dans l'intention de faire partie de l'Université et
« de contracter les obligations imposées à ses mem-
« bres (...)

« (...) Le tableau de l'organisation de l'Université doit
« être présenté à S.M. par le Grand-Maître en présence
« du Ministre. Il convient que cette présentation ait lieu
« pour la première fois le premier novembre prochain.
« Cette présentation ne sera pas une vaine cérémonie.
« S.M. a voulu avoir dans la main les promotions ou
« changemens afin de pouvoir s'y opposer si telle était
« sa volonté (...) »

On ne saurait mieux dire ! Mais au-delà de ces soucis immédiats, le rapporteur des « notes » impériales affirme et montre la philosophie de la chose :

« En général, S.M. a organisé l'Université en un Corps
« parce qu'un corps ne meurt jamais, et parce qu'il y a
« transmission d'organisation, d'administration et d'es-
« prit (...) Enfin, S.M. a voulu réaliser dans un Etat de
« 40 millions d'individus ce qu'avaient fait Sparte et
« Athènes ; ce que les ordres religieux avaient tenté de
« nos jours et n'avaient fait qu'imparfaitement parce
« qu'ils n'étaient pas un. S.M. veut un Corps qui soit
« à l'abri des petites fièvres de la mode, qui marche tou-
« jours quand le Gouvernement sommeille (...) S.M. veut
« trouver dans ce corps même, une garantie contre les
« théories pernicieuses et subversives de l'ordre social

« dans un sens ou dans un autre. Il y a toujours eu, dans
 « les Etats bien organisés, un Corps destiné à régler les
 « principes de la morale et de la politique : Telle fut
 « l'Université de Paris et ensuite la Sorbonne (...) Ces
 « Corps étant les premiers défenseurs de la morale et
 « des principes de l'Etat, donneront les premiers l'éveil
 « et seront toujours prêtes à résister aux théories dan-
 « gereuses des esprits qui cherchent à se singulariser,
 « et qui, de période en période renouvellent ces vaines
 « discussions qui chez tous les peuples ont si fréquem-
 « ment tourmenté l'opinion publique ».

Cette prescience d'une éventuelle contestation, l'Empereur la possédait avec une lucidité suffisante pour désirer donner sans plus attendre à la nouvelle institution son ossature définitive. C'est pourquoi, dès son retour à Paris, après la désastreuse campagne espagnole, alors même que l'effervescence était à son comble, il se fit soumettre, le mardi 13 septembre 1808, une première rédaction de quatre décrets d'application. Le premier disposait que l'Université entrerait en activité le 1^{er} novembre suivant, que le Grand-Maître prêterait son serment le dimanche 18 septembre, que les conseillers à vie seraient choisis par l'Empereur sur présentation du Grand-Maître, que les conseillers ordinaires suivraient, etc.

Séance tenante, Napoléon reforma le texte, n'en conservant guère que la formule du serment et la désignation immédiate des dix conseillers titulaires qui ne devaient recevoir le brevet de conseiller à vie que six ans plus tard — « s'ils ont justifié notre espérance »... Mais il n'est pas sans intérêt de s'arrêter un instant sur le libellé même du serment du Grand-Maître de l'Université :

« Sire,

« Je jure devant Dieu à Votre Majesté de remplir tous
 « les devoirs qui me sont imposés, de ne me servir de
 « l'autorité qu'elle me confie que pour former des citoyens
 « attachés à leur religion, à leur Prince, à leur Patrie,
 « à leurs parens ; de favoriser par tous les moyens qui

« sont en nom pouvoir les progrès des lumières, des
« bonnes études et des bonnes mœurs, d'en perpétuer
« les traditions, pour la gloire de Votre Majesté, le bon-
« heur des enfants et le repos des pères de famille ».

Travail, famille, patrie, bonnes mœurs, religion et respect du souverain : tel est le programme que s'engage à suivre Fontanes, lequel écrira peu après : « ... je ne
« puis jamais avoir d'autres vœux que les vôtres ; et
« l'influence dont j'ai besoin sera plus forte lorsque dans
« tous les choix du Grand-Maître on verra la volonté
« immédiate de l'Empereur ». Vœu pieux s'il en fût, car enfin l'Empereur avait clairement exprimé sa volonté de voir tant le ministre de l'intérieur que l'officieux Fourcroy associés à toutes les propositions importantes, consultés pour tous les projets. Et de plus, comme pour les Conseillers à vie de l'Université, l'autorité du Grand-Maître ne devait connaître son plein exercice qu'en 1815, soit six ans après la date finalement arrêtée pour le début de l'activité de la nouvelle institution : 1^{er} janvier 1809.

Néanmoins, Fontanes agit, s'efforce de s'imposer, et sa démarche n'est pas maladroite :

« Sire, — écrit-il à la veille de sa prestation de serment —

« L'établissement de l'Université impériale est un grand
« bienfait pour le peuple. Ce bienfait sera perdu, si l'or-
« ganisation en est plus longtemps différée (...)

« Souffrez que je répète à Votre Majesté ce que j'ai
« déjà eu l'honneur de lui dire et de lui écrire plus d'une
« fois : je ne puis rien garantir si je n'agis pas sur tous
« les points de cette vaste machine avec des bras qui
« me sont connus.

« Le grand Maître est tout entier à Votre Majesté :
« l'administration doit être toute entière à lui, ce n'est
« pas trop pour répondre dignement à Vos vues et por-
« ter l'immense responsabilité que votre choix lui im-
« pose ».

Quant à ses observations, elles continueront longtemps à transiter par le canal du ministre de l'intérieur. Ainsi, à la date du 2 mars 1809, Cretet écrit :

« A Son Excellence Monsieur Le Grand Maître de l'Uni-
 « versité Impériale, Président du Corps législatif,
 « Monsieur le Comte, j'ai eu l'honneur de vous préve-
 « nir que je soumettrai à Sa Majesté un rapport sur
 « vos observations relatives aux nominations des Recteurs
 « des Académies. Je transmets à Votre Excellence une
 « copie de la Décision intervenue (...)

Joint à cette lettre, un « Extrait de la feuille de travail de son Excellence avec Sa Majesté l'Empereur, en date du 1^{er} mars 1809 » indique la décision du souverain, en l'espèce :

« Sa Majesté ne veut approuver aujourd'hui pour rec-
 « teurs que des personnes ayant déjà des fonctions dans
 « l'université ».

Nouvelle lettre de Fontanes au ministre de l'intérieur, le 6 mars, faisant valoir l'urgence d'une solution :

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence un se-
 « cond travail pour la nomination des recteurs et de
 « quelques autres officiers de l'Université que les besoins
 « du service réclament impérieusement.

« Je vous prie, Monsieur le Ministre, de vouloir bien
 « transmettre le plus promptement possible ce travail
 « à Sa Majesté ».

Et le 17 mars, ayant longuement aiguisé sa plume, Fontanes rédige plusieurs pages à l'intention de Napoléon, ne craignant pas de souligner les motifs de sa désapprobation :

« ... la forme de ces nominations n'est point en har-
 « monie avec les décrets qui organisent l'université (...)

« Sa Majesté *n'a point approuvé*. Elle a *nommé* sur le
 « rapport du Ministre de l'Intérieur.

« Je fais remarquer cette différence parce qu'elle ne
 « s'accorde pas avec la marche primitivement suivie et
 « qu'elle paraît pouvoir nuire à l'établissement dont la
 « direction m'est confiée (...)

« Ce nouveau système où le Grand-Maître et le Con-
 « seil de l'Université n'ont plus qu'une juridiction si
 « lente et si bornée compromet sans doute le succès

« d'un établissement où l'action la plus prompte et la plus directe est indispensable pour faire le bien et pour réparer ou prévenir le mal ».

Et cette querelle à fleurets mouchetés se poursuivra jusque vers la fin de 1809, lorsque le ministre de l'intérieur fera connaître à Fontanes que :

« ... Sa Majesté a daigné donner son approbation au rapport que je lui ai fait sur ces différents actes [de nomination] et que vous pouvez les regarder comme définitifs.

« Je dois en même temps faire savoir à Votre Excellence qu'à l'avenir et jusqu'à ce que l'Université impériale soit complètement organisée, les nominations qui appartiennent au Grand-Maître ne doivent pas faire l'objet d'un rapport de Votre Excellence à Sa Majesté. D'après ce qui vient d'être réglé, il suffira que vous m'adressiez les actes de nomination, en me faisant connaître les motifs sur lesquels ils sont fondés, et je vous ferai part par la suite des intentions de l'Empereur ».

Si, désormais, l'Université avait son Grand-Maître, elle n'en restait donc pas moins placée sous l'autorité exclusive du Maître, dont la fêrule ne devait pas cesser de se faire sentir jusqu'à l'effondrement de l'Empire. De cette subordination réelle, Fontanes ne pouvait manquer de témoigner lorsque, en 1814, il prépara à l'intention du nouveau souverain quelques « Réflexions sur l'état passé, présent et futur de l'instruction publique en France », long document explicatif qui évite les facilités du plaidoyer pro-domo mais insiste sur la subordination dans laquelle le chef de l'Université se voyait réduit :

« ... Heureux encore si le despote s'en fut tenu à maintenir ce qui existait, et eût laissé le Grand-Maître jouir dans la nomination des nouveaux emplois de la liberté qui semblait lui être si largement accordée ! Mais combien de gens furent portés sur le tableau par ordre spécial de l'Empereur ou par la recommandation de ses favoris !..., etc. »

Et, dès le 18 mai 1814 — donc, moins d'un mois après

l'abdication et le départ pour l'île d'Elbe, le « Sénateur, Grand-Maître de l'Université de France » (on ne disait plus, évidemment, « impériale »), écrivait à Louis XVIII :

« Sire,

« Le système d'une éducation uniforme pour toutes
« les parties du royaume, est entré plus d'une fois dans
« la pensée des Monarques, vos prédécesseurs.

« Ce système existe aujourd'hui. C'est à la sagesse de
« Votre Majesté qu'il appartient de le perfectionner et
« de l'affermir.

« Avant d'exposer les avantages et les défauts qu'il
« peut avoir, je retracerai l'état des écoles publiques au
« moment où la révolution les enveloppa dans la ruine
« commune, et les vains essais tentés depuis cette époque
« jusqu'à la création de l'Université » (...)

Suit un long exposé qu'il serait fastidieux de rapporter ici puisqu'aussi bien il déborde les limites de notre propos qui était de montrer sous quels auspices était née l'Université rénovée. Il reste donc à rappeler que Fontanes, dans un second mémoire daté de ce même 18 mai 1814 — il écrivait vite — précise à propos du rôle du Grand-Maître que « l'homme choisi n'étant pas
« en faveur, on ne songe qu'à diminuer ses prérogatives », car « il déplut pour des motifs qu'il ne me
« convient pas de rappeler, car il semblerait aujourd'hui
« que j'en veux tirer quelque avantage » : modestie d'un homme d'esprit ? souci honorable de provoquer la modification d'un état de fait regrettable pour le corps enseignant ? Peut-être, puisque Fontanes ajoute :

« ... toutes les fois que j'avais besoin d'une décision
« quelconque pour interpréter les décrets quand ils
« étaient obscurs, ou les compléter quand ils étaient in-
« suffisants, je ne pouvais m'adresser au chef du gouver-
« nement que par l'intermédiaire de Son Ministre de
« l'Intérieur, ennemi naturel de l'Université, puisque
« avant elle, il comptait l'instruction publique dans son
« département.

« Ce ne fut point assez de cette première surveillance.

« On y joignit celle du Ministre de la Police, étrange
« intervention pour un corps enseignant et chargé du
« dépôt de la morale publique! »...

Voici qui, se passant de commentaires, peut donner à penser aux observateurs de l'Université d'aujourd'hui. Et Fontanes, lucide dénonciateur des ingérences policières dans l'enseignement, dut apprécier la saveur des décrets qui, quelques mois plus tard, firent de « l'ancien grand-maître de l'Université » d'abord un pair de France, puis un retraité à trente mille francs, puis un grand officier de la Légion d'honneur, décisions dont l'exécution incom- bait à « Notre Ministre, Secrétaire d'Etat au départe- ment de l'Intérieur »... Mais, nommé lui-même Ministre d'Etat en 1815, membre du cabinet particulier en 1816, élevé au marquisat l'année suivante après avoir présidé le collège électoral du département des Deux-Sèvres dont il était originaire, qu'aurait-il pu attendre de plus de la munificence du Roi ?

Rien sans doute si ce n'est ce titre posthume que lui décernerait en 1824 le « Conseil royal de l'Instruction publique » en accordant une pension à la marquise de Fontanes, veuve du « premier Grand-Maître de l'Univer- sité ».

W. P. ROMAIN.

Les idées de la « Garde de Fer »

Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de faire connaître à nos lecteurs le mouvement de la « Garde de Fer » de Codreanu qui fut une des expériences les plus originales du fascisme d'avant-guerre. (Cf. notre numéro spécial, Les Fascismes inconnus, avril-mai 1969). Nous donnons ci-dessous un extrait d'une des études les plus récentes sur ce mouvement, celle de Carlo Sbrulati, parue en Italie sous le titre « Codreanu et la Garde de Fer ».

Codreanu répétait souvent :

« Ce pays (la Roumanie) est en train de mourir par manque d'hommes et non par manque de programmes. Voilà mon opinion. Ce ne sont pas des programmes que nous devons chercher, mais des hommes, des hommes nouveaux. La pierre angulaire sur laquelle la Légion s'appuie est l'homme et non pas un programme politique. C'est pourquoi nous nous battons ici, non pas tant pour réaliser un programme déterminé, mais pour forger des hommes nouveaux. »

On ne peut pas ne pas noter le réalisme de cette affirmation du Capitaine ; en effet, il est facile pour les démagogues et les hommes politiques de parler de révolutions et de réformes comme si on pouvait disposer d'une baguette magique comme panacée contre tous les maux. Mais changer le visage d'une nation est une affaire ardue et quotidienne, qui présuppose non seulement de la préparation, de la compétence et un grand sérieux *d'intention* de la part de celui qui est placé à la tête de l'Etat, mais aussi *une force d'ensemble* de la collectivité nationale tout entière.

Codreanu a, par ailleurs, compris que le peuple roumain, pour retrouver sa voie et la confiance en l'avenir, n'a pas besoin d'un homme politique grandiloquent et brillant, mais plus simplement d'un grand éducateur qui sache parler avec humilité et sincérité au cœur de toute la nation. Parti de l'idée de l'homme comme valeur morale et non comme entité numérique, Codreanu a exprimé dans la Légion de l'Archange Michel cette conception qui était la sienne, faisant ainsi d'elle plus qu'un parti politique, une école de vie et une milice du sacrifice.

C'est pourquoi il serait vraiment malhonnête de vouloir blâmer et corriger les défauts des autres si on n'a pas d'abord la volonté et le courage de connaître et de corriger les siens propres.

« Des programmes ? Et lesquels ? Croyez-vous que nous ne puissions pas assainir les marais ? Que nous ne puissions capter l'énergie des montagnes et électrifier le pays ? Construire de nouvelles villes ? Ne pouvons-nous pas élever *dans* les Carpathes une patrie qui rayonne comme un phare au centre de l'Europe ? » Faire des programmes, c'est clair, n'est pas suffisant. Il faut avoir la force, le pouvoir, la volonté de les réaliser. Il faut avant tout *se rénover* intérieurement pour pouvoir avoir *ses papiers* en règle afin de porter en avant un processus de restructuration radicale de l'Etat et de reconsécration existentielle de l'homme dans le cadre de la nouvelle réalité.

« Nous aussi nous voulons construire : d'un pont brisé à une route, d'une canalisation d'une chute d'eau à sa transformation en force motrice, de la construction d'une maison jusqu'à celle d'un *bourg*, d'une ville, d'un état roumain nouveau. C'est cela la mission historique de notre génération : sur les ruines d'aujourd'hui, nous devons construire un pays nouveau, un pays magnifique. Aujourd'hui le peuple roumain ne peut accomplir sa mission mondiale qui est celle de créer une culture et une civilisation propre dans l'Est de l'Europe. »

Comme on a eu souvent l'occasion de le remarquer, l'homme nouveau souhaité par Codreanu ne peut naître ailleurs *que là* où l'esprit chrétien a germé dans sa forme la plus pure. La foi en Dieu est un postulat fondamental de la doctrine légionnaire ; on ne peut laisser celle-ci de côté, à proprement

parler parce que il est essentiel que chacun soit conscient de sa propre réalité spirituelle et de la mission terrestre qu'il doit accomplir.

« L'homme nouveau ou la rénovation nationale prédisposent une importante métamorphose spirituelle, une grande révolution du peuple tout entier, c'est-à-dire une réaction contre la situation actuelle, et la volonté ferme de changer cette direction. » L'acte révolutionnaire de Codreanu consiste dans le fait de vouloir pénétrer les différents problèmes en ne s'arrêtant pas aux apparences, mais en allant jusqu'au fond et en cherchant à les résoudre dans leur ensemble. Il ne s'agit pas de changer seul l'aspect extérieur, l'apparence des institutions, mais de chercher à modifier la nature même de l'homme en le faisant tendre vers des buts plus hauts.

Pour devenir un vrai légionnaire, il n'est évidemment pas suffisant de se proclamer tel. Il faut que se montrent évidentes des transformations intérieures, car elles seules peuvent développer de façon harmonieuse les différentes qualités de l'homme. Le mouvement légionnaire est une aspiration à la perfection et comme tel il exige de ses militants le sérieux, l'honnêteté et le courage en même temps que le refus le plus absolu, en politique comme dans la vie privée, de la déloyauté comme méthode de lutte.

« Marche seulement dans la voie de l'honneur. Lutte. Ne sois jamais vil. Laisse aux autres les voies de l'infamie. Plutôt que de vaincre avec infamie il vaut mieux tomber sur le chemin de l'honneur. Gardez-vous, Roumains, de cette folie épouvantable qu'est la lâcheté. Toute l'intelligence, tout le travail, tout le talent, toute l'éducation, ne serviront à rien si nous sommes lâches. Enseignez à vos fils à ne jamais employer de méthodes viles ni contre un ami, ni contre le pire ennemi, parce qu'en faisant ainsi, ils ne vaincront pas et seront plus que battus ils seront écrasés. »

Même pas contre le lâche et ses viles méthodes, il (ne) faut employer les mêmes armes parce que, si alors nous vainquons, ce ne sera qu'un changement de personnes, mais la lâcheté demeurera inchangée. La lâcheté du vainqueur se sera substituée à celle du vaincu, mais en substance, ce sera la même lâcheté qui dominera le monde. Les ténèbres de la lâcheté ne peuvent être dissipées par d'autres ténèbres, mais

seulement par la lumière qui émane d'un homme courageux et honnête. »

L'éducation de l' « homme nouveau » doit tenir compte par-dessus tout de lui donner conscience des devoirs civiques et des valeurs morales, et en outre naturellement de lui fournir un bagage culturel et de connaissances avec lequel il pourra faire front aux nécessités de la vie. La différence avec l'éducation comprise au sens bourgeois ou marxiste est plus qu'évidente : elle ne se réduit pas à un simple travail d'approfondissement ou de sensibilisation, ni n'aspire à un endoctrinement dogmatique et privé de sens critique. Elle aspire à quelque chose de plus profond et de plus suggestif : à faire participer l'individu à la réalité dans laquelle il vit, à en faire un centre d'irradiation spirituelle et non seulement culturelle, à le pousser vers des synthèses neuves et hardies, à le diriger vers des buts qui représentent des valeurs éternelles.

Si, pour la grande majorité des hommes, une des principales déterminations à l'action et à la lutte est l'intérêt personnel, Codreanu se trouve en complet désaccord avec cette mentalité. Le désir de s'enrichir, le luxe, la cupidité immodérée sont indubitablement des facteurs importants dans la détermination des actions humaines : mais ils le sont au sens négatif. Il faut non plus une élite fondée sur les idées de succès, de popularité ou de fortune mais sur celles de sacrifice, de pauvreté, d'une vie âpre, sévère, austère. Voilà quel doit être le chemin pour s'élever. Les facilités, la goinfrerie, le luxe, le trivialité, montrent le chemin de la décadence des peuples.

« Nous devons vivre une vie de pauvreté, en étouffant en nous le désir des richesses et n'importe quelle tentative d'exploitation de l'homme par l'homme. Chaque fois que je me suis trouvé en face d'un sacrifice de la Légion, je me suis dit : comme il serait terrible que sur le sacrifice saint et suprême de tant de nos jeunes gens s'installe une caste de vainqueurs dont les portes seront ouvertes aux affaires, aux coups aventureux, aux orgies, à l'exploitation des autres. »

Il ne faut pas ici revenir sur la fonction irremplaçable et sur la signification morale que Corneliu attribue au travail, du plus humble et du plus fatigant au plus engageant et qui

réclame une grande responsabilité. D'autre part, ses camps volontaires de travail restent encore aujourd'hui ce qu'une génération a su exprimer de plus concret et de plus stupéfiant, une génération qui s'était imposée pour but de dire non aux consignes des rhéteurs en s'actualisant et en s'exprimant dans les problèmes réels du pays.

Voici le portrait que fait de l'œuvre de Codreanu un de ses très proches collaborateurs, qui a eu la possibilité d'apprécier de façon particulière l'influence de la personnalité du Capitaine sur la mentalité et sur les coutumes roumaines.

« Au pays de la fuite devant toutes les responsabilités, étouffé par un si grand nombre de fourbes et de parasites sociaux, il a instauré l'école de l'homme d'honneur, de l'homme qui ne ment pas, de l'homme juste, digne, correct, joyeux, qui se donne à son travail et qui sait assumer ses propres risques. Il a instauré aussi le principe que nul travail n'est déshonorant et il a éliminé sans pitié de son organisation les débauchés, les fainéants, les fripons, les vaniteux, les hâbleurs et les malhonnêtes. »

Nous ne devons absolument pas considérer l'« homme nouveau » extrait de la réalité qui l'entoure, cristallisé dans ses archétypes idéaux, indifférent à tout ce qui ne le touche pas dans son intériorité spirituelle. Codreanu n'est certainement pas quelqu'un qui s'enferme dans une tour d'ivoire pour admirer sa propre supériorité intellectuelle et morale, qui ne s'abandonne pas au sarcasme, ne compatit pas ni ne méprise la multitude qui peine à chercher dans l'argent ou dans le plaisir le sens de sa propre existence.

Il espère dans l'évidence de (son) exemple et croit par-dessus tout dans la force du sacrifice compris comme témoignage et comme réaffirmation d'une foi. Ayant tiré au clair que l'intérêt seul n'est pas en état de réaliser l'harmonie, tant dans le cœur des hommes que dans le contexte d'une nation, mais qu'au contraire cela représente un motif de discorde et de perturbation sociale, il reste à analyser quel serait l'élément capable d'opérer cette synthèse. Codreanu croit le trouver dans l'adhésion aux enseignements du Christianisme et par-dessus tout dans un grand pouvoir d'amour.

« L'intérêt est l'expression de la nature animale de l'homme ; le facteur d'harmonie, capable de le sublimer et de lui assigner

une mission, ne peut être que son esprit. L'élément régulateur de la vie politique, sociale et économique doit être l'Amour. L'amour appliqué de façon concrète signifie la paix dans nos esprits, dans la société et dans le monde. »

En partant de ces bases, « l'homme nouveau » et le légionnaire se posent en profonde opposition avec le vieux monde politique. Ainsi s'explique la défiance instinctive de tous les partis roumains, de la droite économique et bien pensante à l'extrême gauche maximaliste et discoureuse, à l'égard du mouvement codréaniste.

Cette concentration de forces illégitime eut raison de l'enthousiasme et de la jeunesse en écrasant dans le sang le rêve de toute une génération.

Nuremberg nous aurait appris par la suite que les vaincus, non seulement ont toujours tort, mais que la plupart du temps ce sont même des fous criminels.

Ressemblances et différences avec le Fascisme et le National-Socialisme.

Nous commençons ce chapitre sur les rapports entre le Fascisme, le National-Socialisme et le mouvement de Codreanu par un état de faits. Durant la 2^e Guerre Mondiale, tandis que beaucoup de ceux qui deviendront des ennemis acharnés du nazisme et du fascisme n'avaient pas encore eu leur brave crise de conscience ou peut-être jouissaient dans leur for intérieur des succès de l'Axe, dans les camps de concentration de Buchenwald, Dachau et Sachsenhausen, des centaines de légionnaires de la Garde de Fer dépérissaient et mouraient pour garder leur foi à un de leurs impératifs moraux : celui de ne pas renoncer à leur propre patrimoine politique, national et spirituel, même pas vis-à-vis de prétendus amis ou alliés.

Cela pour mettre en évidence à quel point peuvent être fausses les accusations des adversaires de Codreanu pour lesquels le mouvement Légionnaire n'était pas autre chose à ses débuts qu'une imitation du Fascisme et, par la suite, une succursale du National-Socialisme allemand. On a fait appel à tous les prétextes, les plus futiles, les plus mesquins

et les plus invraisemblables pour accréditer cette thèse ; en dernier lieu, on a exhibé une lettre, manifestement apocryphe, d'Hitler lui-même à Codreanu. Il est inutile de répéter ici que Codreanu eut soin de démolir et de démentir une à une toutes ces argumentations fausses et fantaisistes.

Naturellement, Codreanu agissant dans le cadre des révolutions nationales, il existe certaines affinités entre le fascisme et le national-socialisme d'une part et le mouvement Légionnaire d'autre part. Toutefois, il ne faut pas s'en formaliser : par son caractère éminemment spiritualiste et antibourgeois, la Garde de Fer est peut-être idéologiquement plus voisine de la Phalange espagnole et du Fascisme hongrois tel qu'il a pris visage avec le major Szalazi et ses Croix fléchées.

La grande estime que le Capitaine nourrit vis-à-vis du Chef du Fascisme italien reste indubitable :

« Mussolini nous a donné la certitude de notre victoire. Il existe en effet un lien de sympathie entre tous ceux qui, dans les diverses parties du monde, servent leur propre nation, comme il existe un lien entre tous ceux qui travaillent à l'anéantissement des nations. Pour nous, il sera l'astre lumineux qui nous aura appris l'espérance, il sera la preuve que le communisme peut être vaincu, il sera une confirmation de nos propres chances de victoire. »

Il dira une autre fois : « Nous sommes parmi ceux qui croient que le soleil ne se lève pas à Moscou mais à Rome. » Pour Codreanu, les réalisations de l'Italie d'alors dans le domaine économique et social prendront leur intérêt. Par-dessus tout le frappe le corporatisme par sa façon simple et honnête de résoudre les contrastes sociaux dans l'intérêt supérieur du prêteur, du donneur de travail et de nation. D'autre part, la structure économique particulière de la Roumanie, en phase d'industrialisation déjà mise en train, aurait permis une brillante application de ces idées.

Dans le national-socialisme allemand, à part la parfaite discipline instaurée, il voit la réalisation d'un grand état national et technocratique, avec une planification centralisée mais souple qui permet d'obtenir des résultats stupéfiants.

En Italie et en Allemagne enfin, Codreanu entrevoit le point d'appui de l'Europe Nouvelle qui est en train de naître, faisant fructifier l'héritage d'une civilisation qui a donné au

monde les plus grandes réalisations de l'histoire et l'enthousiasme de millions de travailleurs, conquis finalement à la cause de la rénovation et à l'action politique.

José Antonio avait bien dit : « Le fascisme est une inquiétude européenne ; c'est une nouvelle façon de concevoir tout ce qui fermente en notre époque et de l'interpréter avec notre sensibilité ». Il est donc logique que la tradition historique différente de la Roumanie, la sensibilité différente de ses habitants, son degré différent de développement économique et social se reflètent aussi dans un mouvement comme le mouvement Légionnaire, qui enfonce ses racines dans l'humus même de la terre de Decebalu. A cela s'ajoute la présence d'une forte personnalité comme celle de Codreanu, inévitablement destinée à laisser la marque de ses propres actions.

De la rencontre (que nous avons déjà évoquée ailleurs) entre Corneliu et le philosophe Julius Evola, ce dernier a écrit : « Parmi les thèmes de notre entrevue, je me souviens de l'intéressante caractérisation que Codreanu fit du fascisme, du national-socialisme allemand et de son propre mouvement. Il disait que dans tout organisme existent trois principes : la forme, la force vitale et l'esprit. On doit penser la même chose pour une nation, et un mouvement rénovateur peut se dérouler en portant principalement l'accent sur l'un ou l'autre de ces trois principes. Selon Codreanu, dans le fascisme, c'est le principe de la forme, comme idée politique formatrice et comme état qui avait la première place : cette puissance organisatrice était l'héritage de Rome. Par contre, dans le national-socialisme allemand, un relief particulier est donné à la force vitale : de là la part qu'avait pris la race, le mythe de la race et l'appel au sang et à la communauté ethnico-nationale. Pour la Garde de Fer, le point de départ serait, par contre, l'élément spirituel. C'est de lui qu'il voulait partir. Et par l'esprit, Codreanu entendait quelque chose qui se référait aussi aux valeurs proprement religieuses et ascétiques ».

Codreanu lui-même répondit ainsi à quelqu'un qui lui demandait quelles étaient les différences entre ces trois mouvements nationaux : « La fascisme s'intéresse avant tout à l'« aspect », c'est-à-dire à la forme organisatrice de l'Etat ;

le national-socialisme au « corps », c'est-à-dire à la pureté et à l'eugénie raciales ; la Garde de Fer, par contre, met l'accent sur quelque chose de bien plus profond : l'âme, c'est-à-dire l'essence même de l'homme. Si nous voulions nous servir ici d'une image visuelle, nous dirions que le fascisme combat le mal en élaguant les branches d'un arbre hypothétique qu'il veut abattre ; le national-socialisme en sciant le tronc ; et le mouvement Légionnaire en arrachant les racines. »

Parmi ceux qui ont le mieux étudié la pensée de Corneliu en rapport avec l'idéologie fasciste et nationale-socialiste, il faut noter l'écrivain italien Alfonso Panini Finotti, de qui nous extrayons ces lignes pénétrantes :

« La révolution légionnaire est une révolution typiquement roumaine. Par rapport au Fascisme et au National-Socialisme, la révolution Légionnaire présente des caractères tout à fait spéciaux. L'originalité de Codreanu ne consiste pas en une objectivité conceptuelle, en idéologies et programmes, même si ses opinions sur de telles réalités ont gagné un si grand nombre de fidèles et la plus grande force incisive par le moyen de bien autre chose que leur aspect purement thématique. Son action révolutionnaire consiste dans une existence ontologique éminemment fondamentale de cette réalité, se rencontrant aussi d'une telle façon avec les dernières tendances des conceptions les plus avancées de la vie européenne.

Il faut noter, en conclusion, le caractère humain de sa révolution tout entière. Tandis que les révolutions fascistes et nationales-socialistes s'effectuent comme un effort spécifique de simplification, et même et surtout d'unilatéralisation avec une finalité donnée de la nature humaine (l'extrême spécialisation, la transformation de l'individu en un instrument qui y prend part, mais en tout soumis aux consignes de l'Etat) et en *contrecarrant* le libéralisme, la révolution Légionnaire présente l'aspect d'une restitution de l'homme à lui-même au sens le plus complet du mot. Et à ce propos, l'émotion humaine de beaucoup d'affirmations de Codreanu et de ses militants est véritablement surprenante. Il est possible d'en trouver l'explication dans le caractère profondément spécifique de la sensibilité roumaine. A travers l'expérience de Codreanu et de la Garde de Fer, la sensibilité

roumaine acquiert un caractère de dimension majeure, de monumentalité, en somme un nouveau style de vie. »

Est aussi intéressant ce jugement de l'historien américain Eugen Weber, professeur d'Université très lié avec les milieux juifs de Princeton et de Berkeley : « Une opinion largement répandue considère le fascisme comme l'idéologie d'une société bourgeoise décadente. Mais jamais ne s'est développée en Roumanie une bourgeoisie comparable à celles de l'Europe Centrale et Occidentale. La Légion, du reste, n'a jamais prétendu défendre ses intérêts, l'a au contraire attaquée en mettant en relief et en condamnant le système de corruption que Codreanu mettait en rapport avec les valeurs et les institutions bourgeoises. En cela, la Légion rappelait d'autres mouvements fascistes qui ne s'étaient pas présentés comme les défenseurs du libéralisme capitaliste, mais plutôt comme ses adversaires. Dans toute l'Europe, pendant la vingtaine d'années qui va de 1920 et 1940, de la Finlande à l'Espagne, les fascistes se sont voulus révolutionnaires, et c'est cette accusation du reste qu'avaient lancée les conservateurs eux-mêmes. »

Qu'ajouter d'autre ? Il est clair que Codreanu, comme toutes les grandes personnalités, n'avait pas la vocation d'un disciple exempt de critiques, ou pire encore, celle d'un imitateur inconditionnel. Entre autres, le début même de sa bataille politique, qui date de 1919, quand Mussolini ne tenait pas encore les feux de la rampe et que d'Hitler on ne connaissait même pas encore le nom, témoigne de l'originalité absolue de ses bases.

Il reste à considérer comment Codreanu se serait comporté s'il avait conquis le pouvoir et eu entre ses mains le destin de la Roumanie. Très probablement, en connaissant son rigorisme moral et la sincérité absolue de ses affirmations, il aurait fait de la Roumanie un pays profondément différent, en s'efforçant par-dessus tout de maintenir la foi dans les principes mêmes pour lesquels tant d'amis étaient morts dans les longues années de lutte du mouvement Légionnaire.

De cela, nous pouvons établir une dernière différence entre Codreanu et les autres leaders des révolutions nationales. Ceux-ci lui sont supérieurs sur le plan de l'efficacité dialectique, sur le plan du réalisme entendu dans un sens prag-

matique et sur le plan de l'adaptation de leur propre stratégie politique aux conditions de lutte transformées. Profonds connaisseurs de l'âme humaine, ils ne savent pas individualiser le ressort le plus caché, réussissant à canaliser les vices, les passions, les héroïsmes et les vertus vers des objectifs déterminés à l'avance, et sans doute inconsciemment imposés à leurs propres peuples.

Codreanu a davantage confiance en l'homme, ou plutôt dans la capacité de l'homme à lutter et à s'élever au-dessus de sa propre nature d'animal diencéphalo-hypophysaire. Cela toutefois doit être un processus conscient et choisi, et non pas imposé. Il faut plutôt agir par l'exemple que par la suggestion. En somme, il ne faut pas vaincre d'abord et convaincre ensuite, mais faire en sorte que la conviction et l'acquiescement de tous soit le premier degré d'où partir pour réaliser les buts qu'on s'est imposés.

Codreanu est davantage un poète, avec tout ce que ce mot peut signifier, aussi bien en un sens négatif que positif. Mais probablement, autant dans le monde d'hier que dans celui d'aujourd'hui, il n'y a pas de place pour les poètes à la tête des Etats.

Nation et Etat.

Il est extrêmement difficile de délimiter le concept de nation et la signification du mot : pour le moins, il n'y a guère de concordance entre les définitions données par les historiens, les philosophes, les hommes politiques et les hommes d'étude.

Le problème fondamental consiste justement à mettre en lumière quels sont les facteurs constitutifs de la nation, les uns s'orientant davantage vers un certain patrimoine spirituel, vers la culture et vers l'histoire, et les autres vers la population, les frontières de langue, la souche ethnique, la religion et ainsi de suite.

Mais ce qui peut être bon pour un peuple peut ne pas être valide pour un autre. Il suffit de penser à la langue et à la religion qui, comme le démontrent divers cas, peuvent être ou non indispensables pour la réalisation d'une nation,

Pour Codreanu, les facteurs fondamentaux sont trois :

- 1° Un patrimoine physique : la chair et le sang ;
- 2° Un patrimoine matériel : la terre ;
- 3° Un patrimoine spirituel.

Des trois, le plus important, ou plutôt le plus caractéristique est le patrimoine spirituel. Celui-ci, à son tour, consiste :

- 1° Dans la conception à l'égard de Dieu, du monde et de la vie ;
- 2° Dans l'honneur ;
- 3° Dans la culture.

Cette dernière surtout, tient à préciser Corneliu, tout en étant internationale dans sa diffusion est cependant clairement nationale dans son origine.

Dans le patrimoine spirituel conflue ce qui fait l'âme véritable d'un peuple, sa manière de s'exprimer et d'être vivant, la spontanéité limpide de ses aspirations. « La force spirituelle d'un peuple, dira Codreanu, se façonne à la base comme un acte intellectuel et une conception de la vie, pour s'insérer ensuite dans la culture et dans l'histoire de la nation ».

Certains ont noté combien la façon de Codreanu de penser la réalité nationale, ainsi qu'elle apparaît dans ses écrits et dans ses discours, est semblable à la position sur ce problème de J. A. Primo de Rivera, fondateur de la Phalange de la J.O.N.S. et artisan de l'insurrection nationale espagnole.

Bien que les deux hommes ne se soient pas connus, ni n'aient eu l'occasion de s'influencer réciproquement, il résulte de façon impressionnante d'un examen de leurs écrits, l'identité (foncière) de leurs vues sur ce problème fondamental. C'est surtout Horia Sirna qui, dans sa pénétrante étude, a mis au point la convergence substantielle de tous deux sur l'interprétation du donné national. José Antonio dit : « La nation n'est ni une race, ni une langue, ni un territoire. *Es ma unidad de destino en lo universal*. La nation n'est ni une réalité géographique, ni ethnique, ni linguistique ; c'est seulement une unité historique. Un petit groupe d'hommes sur un lopin de terre constitue une nation en germe, seulement s'il agit en fonction de l'universalité, c'est-à-dire s'il accomplit son propre destin dans l'histoire ». Et l'auteur continue :

« Le facteur qui unifie les aspirations d'une masse humaine et qui l'élève au rang de nation, c'est son propre destin. Par la réalisation de son destin, une nation se distingue d'une autre, et non par le territoire, la langue ou les coutumes communes. C'est seulement une communauté humaine qui lutte pour la réalisation de son destin, qui sort de l'anonymat de l'histoire ».

Sur un point précis, aussi bien De Rivera que Codreanu n'ont aucun doute, c'est-à-dire sur le fait que les nations sont des réalités possédant une existence propre, et ne dépendent pas toujours de qui les dirige. Cela pousse José Antonio à affirmer l'existence d'une « âme métaphysique de l'Espagne qui est une vérité élémentaire, un axiome historique et politique, comparable aux vérités mathématiques » et à Codreanu : « L'honneur d'un peuple consiste dans la façon avec laquelle la race a pu acclimater son existence historique aux normes de ses conceptions sur Dieu, le monde et la vie ».

Et encore, tandis que De Rivera affirme : « L'Espagne n'est pas à nous comme un objet de patrimoine, notre génération n'en est pas la maîtresse absolue », Codreanu fait une nette distinction entre « la collectivité nationale actuelle, c'est-à-dire la totalité des individus vivant sur la même terre, dans un même Etat et dans une période déterminée, et la Nation, c'est-à-dire l'entité historique qui existe par elle-même ».

« La première loi que doit suivre un peuple, écrit ailleurs Corneliu, est d'être fidèle à la réalisation de son destin. » Et José démontre de façon irréfutable que la décadence de l'Espagne a commencé précisément au moment où elle a cessé de croire à sa mission spirituelle et historique. Les rapports qui existent entre Nation et Etat sont analogues à ceux qui existent entre la cause et l'effet. Pratiquement l'Etat est la manifestation objective avec laquelle la Nation agit dans l'histoire et réalise sa mission.

C'est précisément pourquoi celui-ci ne doit pas être seulement un complexe d'organismes administratifs et bureaucratiques au service du citoyen et de la collectivité. L'Etat ne doit pas se limiter à organiser les transports ou les routes, à discipliner les rapports économiques, à diffuser l'instruction, à exercer la justice, à contrôler les prix et à tenir le

compte des naissances, des morts et des mariages. L'Etat a évidemment aussi une fonction plus élevée. Il est l'instrument historique par lequel une collectivité s'exprime elle-même et se fait l'actrice de son propre destin.

Celui qui est appelé à la barre de l'Etat doit avoir bien présent à l'esprit le fait que sur ses épaules repose une triple responsabilité : par rapport aux générations passées, présentes et futures. C'est précisément pourquoi il ne doit pas être toujours l'esclave des décisions du peuple, comme cela est le cas dans un régime parlementaire où règnent les partis. Il est certain que l'assentiment populaire est une chose dont il ne peut se séparer, mais doit engager encore plus sa conscience d'agir dans le sillon de la continuité nationale, expression et incarnation de la réalité éternelle de la nation.

Il est clair qu'un Etat, entendu comme tel, ne doit pas être au service des intérêts particuliers, qu'ils soient de classe ou de groupe. Une telle forme d'état, en effet, au lieu de souder les énergies et les forces de tout un peuple en vue du salut commun, rend stérile et improductif l'apport de chacun à la réalisation des objectifs fixés. Sans compter que le soupçon d'une discrimination entre les citoyens de première et de deuxième catégorie fait manquer à l'Etat ce qui est la condition indispensable pour qu'il soit en état d'interpréter et de réaliser sa mission, c'est-à-dire l'harmonie et la concorde entre tous les membres de la communauté nationale.

Certes, pour ceux qui, comme nous, sont désormais habitués au pouvoir des partis, ou pire, à celui des courants politiques, il est difficile d'imaginer la vie politique soustraite aux jeux de couloirs du Parlement et aux groupes de pression, au conditionnement de la presse et des centres occultes de persuasion, aux orientations divergentes des syndicats et du pouvoir économique. Pour nous aujourd'hui, gouverner l'Etat signifie se diviser en sous-gouvernements et en offices, signifie la solidarité entre criminels et le placement obligé des amis, les bâtons dans les roues et les soucis pour les adversaires et les ennemis.

Pour Codreanu, au contraire, représenter l'Etat signifie avoir assimilé en soi-même la totalité historique et spirituelle

de la nation, être entré en communion spirituelle avec l'âme de son propre peuple.

C'est à travers la liberté créatrice de l'individu que l'Etat se réalise, mais le processus d'auto-identification de l'individu dans l'Etat doit être facilité par une éducation politique et religieuse sérieuse et consciente.

Ce n'est pas par la violence ou la coercition qu'on peut édifier un Etat ou créer un destin commun. Pour le moins, il est mieux de laisser ces moyens extrêmes à qui a de l'Etat et de la Nation une conception purement utilitariste et pragmatique et qui réduit tout à un combat d'intérêts opposés en lutte éternelle entre eux.

Pour juger de la légitimité d'un Etat, nous ne devons pas nous référer à ses formes de gouvernement, c'est-à-dire s'il s'agit d'une république ou d'une monarchie, d'une démocratie ou d'un régime autoritaire. Il est clair que des formes particulières de gouvernement dans certaines parties du monde se sont avérées « coller » à la réalité d'un seul pays et dans d'autres ont montré des carences importantes et parfois même désastreuses. Ce qui est fondamental est que l'Etat se mette au service de la Nation, qu'il fasse accomplir à celle-ci sa mission historique, qu'il soit en état de réaliser les consignes qu'il a reçues.

Logiquement, en ce qui concerne les caractéristiques extérieures de l'Etat, celles-ci doivent s'adapter à la mentalité et aux coutumes d'un peuple en particulier et doivent s'insérer dans la réalité effective du moment. Cuoco a déjà démontré dans quelles erreurs on tombe en voulant simplement transformer les archétypes cristallisés des constitutions politiques.

Le Capitaine dira : « C'est le moment de poser les fondations d'une époque nouvelle. Une époque de retour aux réalités nationales, donnant à la Nation son sens réel de société naturelle, d'un groupe d'individus de la même race. Il faut élever depuis sa base le nouvel Etat ethnique national, fondé sur le primat de notre culture, sur le primat de la famille et sur celui des corporations de travailleurs ». Pour cela, l'Etat nouveau qui naît d'une révolution nationale ne doit pas se limiter seulement à une réforme des institutions. « Le nouvel Etat présuppose, en premier lieu, comme élément

indispensable un nouveau type d'homme. On ne peut concevoir un Etat nouveau si on ne change pas d'abord une certaine mentalité ». Et Sirna, interprétant admirablement la pensée de Codreanu dit : « L'Etat ne sera pas meilleur ou pire par la splendeur des institutions qui le constituent, mais bien par le degré de conscience civique de chaque citoyen. L'individu gardien des valeurs éternelles est le plus enviable trésor de l'Etat National.

Le sentiment religieux.

« Christ est ressuscité ! Ainsi ressuscitera aussi la justice pour le peuple roumain. Mais pour obtenir cela, il est nécessaire que ses fils parcourent le chemin qu'a parcouru Jésus ; se mettent sur la tête la couronne d'épines, montent à genoux le Golgotha avec la Croix sur les épaules et se laissent crucifier !... Légionnaires, c'est vous qui êtes ces jeunes gens ! Celui qui renonce à la tombe, renonce aussi à la Résurrection ! » (Codreanu pour les Légionnaires).

Comme cela apparaît clairement dans ces paroles du Capitaine et dans ses innombrables écrits sur cette question, un des points fondamentaux de l'idéologie, de la doctrine et de l'action légionnaires est la foi en Dieu et la confiance dans le triomphe des valeurs soutenues par le Christianisme.

Il faut surtout dire d'abord que le peuple roumain est, par une tradition millénaire, profondément religieux ; sa religiosité est intimement et sincèrement ressentie et vécue intérieurement. Ce n'est pas une foi alambiquée et soumise au crible de la raison, mais une foi pure, spontanée, cristalline. Nous avons déjà fait remarquer comment pour Codreanu et pour les Légionnaires Dieu ne se discute pas mais se vit. Pour eux, la négation de Dieu est une position tout aussi insoutenable que la négation du monde ou de nous-mêmes.

Certains, en partant de ces principes, en sont venus à affirmer que la Légion est le seul mouvement politique contemporain de structure religieuse. Et effectivement la structure organisatrice que Codreanu a donnée à son mouvement peut rendre cette thèse plausible. En effet, la Légion prend naissance sous la tutelle protectrice de l'Archange

Saint Michel, et une de ses organisations les plus fortes, celle de la jeunesse, porte le nom de Confraternité de la Croix.

Le rituel des réunions également, qui a donné à beaucoup d'adversaires de la Légion sujet à des descriptions de registre pirandellien ou kafkaïen, se ressent d'une organisation vaguement religieuse. Chaque discussion ou réunion est ouverte par une prière et, dans chaque local, il y a obligatoirement un Crucifix ; une lampe à huile brûle perpétuellement face à l'icône de Saint Michel. Ainsi le chant, auquel Corneliu accorde une grande importance pour faire ressentir spirituellement l'unité de tous les militants, a une fonction chorale qui est bien présente dans la liturgie et la pratique chrétiennes.

Si tout cela est indéniable, il ne faut pas en déduire que le mouvement de Codreanu fut une émanation de l'Eglise orthodoxe roumaine ou qu'il la représentait sur le plan politique. Rien de plus faux et de plus éloigné de la vérité.

Au contraire, même si de nombreux prêtres, surtout dans les campagnes, suivirent avec sympathie et intérêt l'action politique de Codreanu (les prêtres soumis à un procès parce que suspects de connivence avec la Garde de Fer seront un peu moins de 300), l'Eglise comme structure séculaire et hiérarchique fut toujours résolument hostile au Mouvement Légionnaire.

En effet, on ne peut nier que la condamnation à mort de Corneliu, des Décemvirs et des Nicadors fut décrétée par un gouvernement dans lequel le fauteuil de Premier Ministre était occupé par le Patriarche de l'Eglise Orthodoxe Miron Cristea. Et ce fut toujours sous la direction des hautes autorités religieuses du pays et sous la compétence technique du ministre de l'Intérieur Calinescu que les persécutions contre les éléments de la Garde atteignirent un degré d'intensité encore jamais expérimenté.

Bien évidemment, le Christianisme est pour Corneliu bien autre chose que la « Religion des esclaves » de Nietzsche, ou de l'attentisme passif et renonciateur de tant de pseudo-chrétiens qui est une véritable fuite devant ses propres responsabilités au nom de principes qui ne sont certes pas recommandés par l'Evangile.

Dans son livre : « De Codreanu à Antonescu », A. Panini Finotti dit : « Face au découragement résultant du manque total de compréhension avec le néant, Heidegger construit de façon radicale son célèbre pragmatisme métaphysique. Sur les pas de la philosophie nietzschéenne et acceptant la lutte avec le Christianisme, il se dirige vers une espèce de mythologie ontologique. Devant la même situation à laquelle, en réfutant le nihilisme intégral, Nietzsche et Heidegger ont dit non, Codreanu dit : « Je crois en Dieu ». Il reste donc sur une position tout à fait dans l'optique du Christianisme et il établit la nécessité absolue de la foi pour chaque Légionnaire. Toujours dans ce sens s'explique et doit être entendu l'aspect eschatologique de la « résurrection » dans laquelle Codreanu voit le sens ultime de la vie des peuples. Tout ce qui constitue le matérialisme et la conception faustienne et démoniaque de la culture européenne est un outrepassement orgueilleux ».

Malgré l'atmosphère vaguement mystique qui entoure la personnalité et les décisions du Capitaine, malgré l'aura de sacralité qui paraît vivifier chacun de ses gestes et chacune de ses actions, il est indubitable que Codreanu considère le Christianisme non à la façon d'un mythe ou d'une philosophie positive, non comme un ordre établi ou un conformisme d'attitudes, mais bien comme une façon de vivre et de s'expliquer soi-même.

Pour lui, être chrétien signifie de ne jamais renoncer à la lutte du bien contre le mal, signifie assumer courageusement ses propres responsabilités, signifie combattre et lutter de toutes ses propres forces pour le triomphe des idéaux mêmes pour lesquels le Christ, il y a deux mille ans, est monté au Calvaire. Cela signifie surtout souffrir et savoir accepter de bon gré toute épreuve et tout sacrifice, et même le sacrifice suprême de la vie.

C'est-à-dire témoigner, comme les martyrs de l'antiquité et les milliers de saints qui étincellent dans l'histoire de l'Eglise, que la vie est d'autant plus digne d'être vécue qu'elle est davantage placée au service de Dieu, de ses commandements et d'une juste cause. Dans ce contexte, le martyre des Légionnaires prend une valeur d'autant plus significative et durable dans la mesure où elle a pour but non seulement

le triomphe de valeurs terrestres et d'idéaux politiques, mais est placée au service de la parole de Dieu. « Le but final du peuple n'est pas la vie, mais la résurrection dans le nom du Christ ».

« La foi légionnaire ainsi profondément inspirée par l'enseignement chrétien, a réussi à réaliser, dans le cadre de l'humanisme spécifiquement roumain, une synthèse originale, grâce à la fusion de l'idée nationale avec les désirs les plus avancés de justice sociale et de coexistence pacifique entre les peuples. De manière qu'elle possède toutes les valeurs nécessaires pour pouvoir s'insérer organiquement dans l'ordre international réclamé par la nouvelle phase historique. Cette foi légionnaire qui n'a pas pu être détruite par les sanglantes persécutions du passé ne peut pas non plus être dépassée par les événements en cours » (Constantin Papanace).

Codreanu écrit dans ses Mémoires inédites : « Une des caractéristiques de notre temps est que nous nous occupons des luttes entre nous et les autres hommes et non de la lutte entre les Commandements de l'Esprit Saint et les désirs de notre nature terrestre. Seules les victoires sur les hommes nous intéressent, et presque jamais celles sur le mal et le péché. Le mouvement Légionnaire tend aussi à la victoire chrétienne de l'homme, en vue de sa rédemption. Il faut être préparés également à la lutte décisive pour le salut de notre âme. »

Même en posant sa bataille politique sur un plan hautement idéaliste et même en prêchant le don absolu des militants à la cause de la Légion, Codreanu a la perception bien claire de la portée de sa propre action, et ne l'effleure même pas la pensée de se substituer à l'Eglise roumaine là où celle-ci, surtout en ce qui concerne des actions extérieures, peut avoir manqué à son devoir et à sa haute mission. En effet, l'Eglise n'est pas pour lui tel ou tel de ses ministres, ni tel ou tel homme politique qui prend sous sa tutelle des intérêts déterminés purement matériels, mais elle est l'expression tangible d'une réalité que le Christ a voulu pour perpétuer son enseignement. « Nous faisons une grande distinction entre la ligne que nous suivons personnellement et la mission de l'Eglise chrétienne. Celle-ci est infiniment plus élevée. Elle atteint la perfection et le sublime. Dans

notre action quotidienne, dans tous nos projets et toutes nos décisions, nous devons aller vers elle ; c'est à travers nos efforts terrestres que nous pourrons nous élever jusqu'à elle. »

« Le Légionnaire croit en Dieu et le prie pour la victoire de la Légion. Les guerres sont gagnées par ceux qui ont su attirer du ciel les forces mystérieuses du monde invisible et qui savent s'en assurer le concours. »

D'où l'importance de la prière dans la doctrine légionnaire. Prier n'est pas seulement un acte de foi. C'est un acte d'espérance. C'est une manifestation de courage, quand tout semble s'écrouler sur nous. C'est s'enrichir en esprit pour affronter de nouvelles luttes et de nouveaux sacrifices. Pour Cornéliu, la prière est « l'élément décisif de toute victoire », voulant signifier avec cela plus que la victoire sur les autres, celle, beaucoup plus importante, sur soi-même et sur sa propre nature rebelle.

Pour finir, nous voulons rappeler une phrase de Codreanu qui met au point toute sa conception spiritualiste et anti-machiavélique de la politique, et son haut enseignement moral et chrétien :

« Il faut surmonter la nature animale de l'homme ; le facteur d'harmonie, capable de la sublimer et de lui assigner une mission ne peut être que son esprit. En dehors de l'amour que Dieu a placé dans l'âme humaine, à travers le sacrifice de N.-S. J.-C. et comme synthèse de toutes nos qualités, l'amour qu'il a placé au-dessus de toutes les autres vertus, il n'y a rien qui puisse nous donner la tranquillité et la paix. »

CARLO SBURLATI.

Position actuelle du M.S.I.

Le ridicule « complot des panoplies » monté par la police italienne contre le prince Valerio Borghese et quelques « groupes extrémistes non parlementaires » n'en a imposé à personne. Cette manœuvre de diversion n'a même pas été prise au sérieux par la grande presse française, pourtant fort désireuse de prouver que le danger qui menace la sécurité et la liberté des citoyens n'est nullement « gauchiste », mais essentiellement « fasciste ». Pour éclairer nos lecteurs sur la signification électorale et l'objection électorale de cette ingénieuse manœuvre du ministère de l'intérieur italien, nous reproduisons ci-dessous les principaux passages d'une interview donnée par Giorgio Almirante, secrétaire général du M.S.I. au journal Il Borghese à la date du 13 février 1971, c'est-à-dire un mois avant la révélation du prétendu « complot ». Cette interview révèle très clairement les objectifs de la police italienne et du parti communiste italien qui a tiré les ficelles dans toute cette comédie.

Almirante a avant tout constaté que le parti communiste, pour une série de motifs, en partie évidents et en partie connus, a voulu « appuyer sur l'accélérateur » dans sa route vers la conquête du pouvoir. Entre autres motifs, le Secrétaire du M.S.I. a rappelé la peur que manifeste le P.C.I. d'une augmentation des voix de la droite aux élections administratives du printemps. Si, comme

cela semble sûr, cet état de choses devait se vérifier, les déplacements à gauche de l'axe gouvernemental deviendraient plus coûteux, d'autant plus qu'ils seraient en opposition évidente avec la volonté des électeurs.

« Il est évident, dit Almirante, que la Police et la Magistrature sont soumises à des pressions politiques extrêmement fortes, pour arriver à des conclusions déterminées à l'avance dans leurs enquêtes. De toute façon, il n'est pas possible de nous identifier nous avec la violence et d'identifier les communistes avec l'ordre et la paix, quand l'Italie tout entière est bouleversée dans ses intérêts propres, et faudrait-il dire dans les attaches de chacun par une marée montante de violence déchaînée de la part des socio-communistes...

« ...Un Président du Conseil, sur la base de la Constitution, ne peut discriminer les groupes et les partis politiques, si ce n'est quand certains de ceux-ci observent ou n'observent pas les principes constitutionnels. Il ne nous importe nullement de savoir de qui est comment la Constitution est née; nous la respectons, parce que, pour nous, la loi doit être égale pour tous. Il importe aussi de constater que les partis qui violent la Constitution sont précisément ceux de gauche et d'extrême-gauche. De nombreux articles constitutionnels — et je parle aussi des articles 18, 39 et 46, que l'on a tendance à négliger — sont sans effet, à proprement parler, parce que ces partis s'y opposent pour leur propre commodité. Aussi la distinction n'est-elle pas à faire entre ceux qui se reconnaissent dans la Constitution (dans la mesure où elle est républicaine et née de la Résistance) et ceux qui ne le font pas; la distinction est entre ceux qui respectent la loi et ceux qui la violent systématiquement.

« ... Notre alternative face au communisme n'est pas le fascisme; c'est la liberté contre le communisme; la liberté pour nous et pour ceux qui — pour ne pas penser comme nous — ne veulent pas de l'« ordre » communiste. Les deux termes de l'alternative ne sont pas aujourd'hui fascisme et antifascisme, mais communisme et liberté.

« ... Si — pour faire une hypothèse — je me trouvais aujourd'hui face à un Président du Conseil responsable affirmant (et agissant immédiatement en conséquence), vouloir faire disparaître toutes les formations para-militaires, vouloir faire respecter la loi par tous ; si un tel Président hypothétique ordonnait aux Questeurs et aux Préfets d'éteindre tous les foyers de protestation et de violation des lois de l'Etat, personnellement, si le Gouvernement avait un tel Président, je souscrirais à ses déclarations et je prendrais l'engagement, dans toute la mesure de mes moyens, de collaborer au rétablissement de l'ordre et de la paix intérieure. C'est-à-dire au rétablissement d'un état de choses dans lequel tout le monde serait effectivement libre de travailler, d'étudier, de produire et aussi de protester d'une façon juste et avec des méthodes légales, pour la satisfaction de ses propres droits. »

Et Giorgio Almirante termine son interview par la déclaration suivante :

« ... Le pire est encore à venir. Parce que, quand les communistes, les socialistes et les démocrates chrétiens de gauche tendent à constituer une majorité rigide qui produira d'une façon déterminée à l'avance le nouveau Chef de l'Etat, cela équivaut à un coup d'état, au seul véritable coup d'état possible en Italie. Le problème qui se présentera à brève échéance n'est donc pas celui du choix de l'homme, mais d'empêcher que le futur Président soit prisonnier d'une majorité rigide contrôlée par le P.C.I. Et les communistes, afin de ne pas perdre ce contrôle, sont capables de recourir à tous les moyens ».

Giorgio ALMIRANTE.

LA CHRONIQUE DES LIVRES

LA CORRESPONDANCE DE HEGEL

Hegel : « Correspondance, Tome III » (éditions de la N.R.F. ; 1969).

Ayant parcouru, l'année dernière, un compte rendu de ce volume (compte rendu assez succinct, fait par M. André Billy, dans le « *Figaro Littéraire* »), j'en avais remis la lecture à plus tard.

Quelle erreur ! L'époque de Berlin (1823-1831) est très émouvante : par le contraste entre les succès de l'enseignement supérieur et les années ingrates du gymnase de Nüremberg (1).

Trois points me paraissent remarquables :

- la naïveté des admirations de Hegel devant la campagne et les villes (ses notes de voyages) ;
- sa simplicité dans les relations humaines ;
- enfin, son respect de la foi religieuse .

Et, par-dessus tout (comme dans les « *Lettres* » de Descartes) une sorte d' « étonnement » d'être lui-même, c'est-à-dire un homme individuel, situé à cet endroit-là, à cette époque-là, lui dont tant de conséquences allaient jaillir, sans doute pendant plusieurs siècles...

I

Aux vacances universitaires (mois de septembre), il voyage généralement seul.

En Rhénanie, dans une lettre à sa femme : « ...La nuit était belle, dit-il... les étoiles brillaient au ciel ; l'étoile du matin se leva dans tout son éclat. Maintenant, le jour venu, nous vîmes un paysage tout à fait différent de celui que nous avons traversé jusqu'ici : non plus des plaines, fertiles ou infertiles, mais de belles forêts de chênes et des montagnes » (18 septembre 1822 ; « *Correspondance* », Tome II, p. 299).

De la cathédrale de Cologne, il dit :

« Il y a ici une haute forêt — une forêt spirituelle [...] — qui existe pour elle-même, que des hommes rampent on ne rampent pas à ses pieds, cela n'a pour elle aucune importance. Elle est pour elle-même ce qu'elle est ; elle est faite pour elle-même. Et ceux qui se promènent ou qui prient sous ses voûtes, ceux qui la visitent avec le sac de voyage à la toile cirée verte, et la pipe — pas encore allumée — à la bouche, tous ceux-là, y compris le sacristain, se perdent en elle. Tout cela a disparu en elle... » (p. 306).

En Hollande, il décrit la baie de Hollandiep (« Ici, arrivaient des navires venant de loin... »), et dessine, dans sa lettre, « un fier trois-mâts, semblable à un sultan [...] à la blouse gonflée... ». Et quel enthousiasme en arrivant aux rivages ! : « ... [à Scheveningen], j'ai vu la mer du Nord illimitée, la mer allemande... » (p. 313).

Ce sera le même ton à Vienne, en 1828 ; il entendra chaque soir des opéras italiens et admirera les cantatrices ; le dimanche il assistera à la messe au palais impérial (reconnaissant, de loin, l'empereur François II et le roi de Rome). L'année suivante, après son passage par Paris, il décrira avec soin la réception que lui fit Goethe à Weimar (Goethe avait invité, à cette occasion, le grand-duc, un peu sourd, qui s'assit à côté de Hegel). Il est sensible à l'éclat de tous les spectacles, mais — si j'ose dire — avec la bonne foi des « braves gens ».

II

Ses relations avec les écrivains me frappent aussi, par leur cordialité.

Il pardonne à Schelling une brouille antérieure, mais Schelling ne lui pardonne pas.

De Carlsbad, lettre à sa femme (4 septembre 1829) : « J'ai eu hier soir [...] une rencontre avec une vieille connaissance — avec Schelling, qui, il y a quelques jours, est arrivé seul ici, comme moi, afin de faire une cure — mais pas comme moi. Il est [...] tout à fait bien portant et robuste ; l'usage de l'eau thermale n'est pour lui que préventif... Nous avons tous deux pris plaisir à cette rencontre, comme de vieux amis. Cet après-midi, nous avons fait ensemble une promenade, nous avons ensuite lu dans l' « *Observateur* » autrichien la nouvelle officielle de la prise d'Andrinople [par les Russes], et nous avons passé la soirée ensemble.

6 septembre : ... J'ai déjeuné à midi avec Schelling ; j'ai gravi le Kreuzberg ; ... Frau von Wahl a décommandé les ânes... etc. » (Quelle pureté !)

Mais Schelling faisait grise mine... En 1832, après la mort de son mari, madame Hegel pouvait écrire à un de leurs amis : « La bonne humeur et la cordialité de Hegel auraient volontiers aplani tous les obstacles ; *elles ne connaissent pas la rancune...* »

Il écrit inlassablement à Daub (professeur de théologie luthérienne à Heidelberg), à Creuzer qui l'a tant documenté (sur l'Asie ; et par son édition savante de Proclus), à Windischmann (catholique ; professeur de philosophie à Bonn). Mais il se mettait également au niveau de ses enfants, tout jeunes ; à 1.000 kilomètres de distance, la nuit tombée, il pouvait écrire : [à son fils Karl] : « J'ai aussi acheté un oiseau qui a des coquillages, au lieu d'ailes... Bonne nuit [mon petit] ; *il est tard...* » (Tome II, p. 315).

Tout à coup, son admiration des grands esprits l'émeut lui-même ; il ne peut s'empêcher d'écrire à Goethe : « Lorsque je jette un coup d'œil sur la marche de mon développement spirituel, *je vous y vois partout intimement présent*, et je puis me nommer un de vos fils. Mon esprit a reçu de vous une nourriture ; *vos œuvres ont guidé sa marche comme des fanaux..* » (Berlin, 24 avril 1825 ; Tome III, p. 76) (2).

III

Enfin, Hegel exige partout le respect de la foi.

« ...Lorsque, chez un homme, la foi, la certitude, la conviction de la vérité, de Dieu, est solidement établie, il ne s'agit pas en premier lieu *d'acquérir* cette conviction par la connaissance intellectuelle [...] mais il s'agit bien plutôt de reconnaître et de comprendre ce fondement, *déjà établi par l'esprit et par le sentiment*. Dans cette situation, l'esprit est pour ainsi dire sûr de lui-même à l'égard de la connaissance. Si la compréhension intellectuelle ne s'estime pas satisfaite, cela ne porte aucun préjudice à cette certitude. Elle peut demeurer inébranlable, soit qu'on attribue l'échec de la connaissance à la voie particulière que l'on a suivie, soit qu'on l'attribue à la nature même de la connaissance, etc. » (Lettre 450 à Duboc, commerçant à Hambourg ; 29 avril 1823. Tome III, p. 17).

Hegel demande que l'on abaisse l'insolence de la théologie rationaliste : « Il serait [...] opportun et [...] nécessaire de parler de la théologie « rationaliste », celle qui se nomme la *nouvelle* théologie, et dont Marheineke (3) s'est occupé [...] dans un article [...]. *Cette théologie semble presque se figurer qu'elle a seule le droit de prendre la parole !* » (Lettre à Daub ; Berlin, 29 mai 1827 ; p. 145).

Lui-même s'exprime avec vivacité à ce sujet ; par exemple, il fait des reproches à un théologien semi-rationaliste, Tholück : « ...La haute connaissance du Dieu en

trois personnes ne mérite-t-elle pas un tout autre respect, et peut-on l'attribuer seulement à un processus historique purement extérieur ? Dans tout votre ouvrage, je n'ai pu sentir et trouver *la moindre trace d'un sens spécifique de cette doctrine.*

Je suis luthérien, et la philosophie m'a fortifié dans mon luthéranisme... » (3 juillet 1826, p. 333).

A Göschel, qui avait fait un résumé orthodoxe de sa pensée religieuse, il envoie ses remerciements : « L'affirmation de cette soi-disant liberté [religieuse] a pour elle une immense popularité, et prend pour cette raison un air de défi en face d'une attaque, parce qu'elle est aussitôt prête à accuser celui qui défend le dogme et la forme de l'Eglise, de s'attaquer [au rôle] et à la subsistance des individus.

De même, et d'une façon analogue, les gens qui défendent les droits des gouvernants et de l'Etat sont accusés de servilité par les théoriciens et les orateurs politiques, *aussi plats et superficiels que* le sont, en religion, *les rationalistes...* » (13 décembre 1830 ; p. 277).

Dans sa correspondance avec les tiers, il recommande la lecture de Göschel, de Hinricks (pour lequel il écrivit une « préface »), et de Windischmann (tous « hégéliens de droite ») : « J'attire votre attention sur un écrit paru, il y a quelques mois, chez F. Franklin (à Berlin) : « *Aphorismes sur l'ignorance et sur la connaissance absolue, contribution à l'intelligence de la philosophie de notre temps* », par C. Fr. G...l (d'après ce que j'entends dire : Göschel, conseiller au tribunal de Naumburg). *L'auteur s'y occupe particulièrement de mes exposés des idées chrétiennes, en les justifiant de tous les points de vue, et il montre une remarquable union de profonde piété chrétienne et de profonde pensée spéculative* » (10 mai 1829, lettre à Ravenstein, ancien élève de Hegel ; page 219).

Il met des notes dans la marge des lettres de l'abbé Günther et de Baader (4) : « Saluez à l'occasion M. von Baader, écrit-il à son ami Niethammer, en Bavière, je n'ai pas encore eu pour l'instant entre les mains sa « *Philo-*

sophie de la Religion », mais je vais bientôt m'atteler à sa lecture... » (9 août 1827 ; p. 154).

Il ne répond pas à Fenerbach.

*
**

Bien entendu, c'est dans les « *Leçons sur la philosophie de la religion* » (1829) que s'exprime toute sa foi : surtout dans la Troisième Partie : « *la Religion manifeste* » (c'est-à-dire la religion révélée), tome IV, chez Vrin (1954).

Ces « élévation sur les mystères » constituent un des quatre ou cinq plus importants livres chrétiens du XIX^e siècle : avec la conclusion du « *Journal intime* » de Biran (seconde moitié du tome II, Plon ; épuisé), le premier volume de l'« *Essai sur l'indifférence* » de Lamennais (Garnier ; épuisé), les « *Discours d'édification* » de Kierkegaard (édition de l'Orante), et les sermons d'Oxford de Newman (« *L'esprit chrétien* » ; Blond, épuisé). C'est pourquoi ils ne sont pas lus (5).

*
**

Pour amuser les lecteurs de « *Défense de l'Occident* », je peux ajouter que ces cinq Précurseurs (du bergsonisme, du marxisme, du progressisme, de l'existentialisme, de l'œcuménisme, etc.) étaient tous antidémocrates. Biran, député, siégeait à l'extrême-droite en 1815 ; Hegel était royaliste (dans les « *Principes de la philosophie du Droit* ») ; Lamennais, jusqu'en 1829 ; Kierkegaard, en vingt endroits de son « *Journal* » ; Newman, tory, refusa, à son retour de Sicile, de s'arrêter plus d'une heure à Paris, en 1830, à cause des drapeaux tricolores flottant sur les monuments publics.

*
**

Nos amis trouveront chez Claude Bruaire (éditions du Seuil) et Albert Chapelle (éditions universitaires, de Bruxelles) les citations théologiques de Hegel, dont ils auraient éventuellement besoin. Comme dit le moraliste Alain, dans : « *Idées* » : « Il suffit de lire... »

(à suivre)

Jean CHAUVY

(1) « Je suis curieux de voir quels progrès je ferai cette semaine dans l'affaire des cabinets » (*Correspondance*, I, p. 254).

(2) Goethe, il est vrai, lui avait écrit, l'année précédente, cette phrase charmante : « Conservez-moi ce penchant qui depuis si longtemps vous porte vers moi, et soyez convaincu que j'y trouve un motif de m'en réjouir, *comme d'une des plus belles fleurs du printemps de mon âme, qui continue toujours à fleurir* » (Weimar, 3 mai 1824). Goethe avait alors 75 ans.

(3) Marheineke était professeur de théologie luthérienne à Berlin.

(4) Auquel il fait allusion dans le Tome I^{er} des « *Leçons sur la Philosophie de la Religion* », page 215.

(5) Pour parler de nos contemporains, le public ignore, bien entendu, les pages de Sartre sur les derniers mois de Merleau-Ponty, la conversion finale de Paul Valéry, la préface du « *Colloque des Morts* » de Charles Maurras et la conférence de Heidegger sur Saint Paul. Il ne faut pas trop demander aux militantes, attardées et joufflues, de : « Panorama [en caractères pâles : « chrétien »] d'aujourd'hui » et de « La Vie » [en tout petits caractères : « catholique »]. Il faut être raisonnable.

LES LIVRES DU MOIS

« **Les Poneys Sauvages** », par Michel DEON, aux Editions Gallimard.

M. Michel Déon a écrit un roman de grande qualité. Dans le fatras des prix de fin d'année où le mauvais goût et la sottise triomphent aux accents d'une publicité bien organisée, il nous faut remercier les membres du jury du Prix « Interallié » (Antoine Blondin en premier lieu) d'avoir préféré le talent aux conspirations des partisans politiques ou aux intérêts des financiers.

Il est impossible de résumer « **Les Poneys Sauvages** ». Disons tout simplement qu'il s'agit de l'histoire de l'amitié entre quatre hommes aux prises avec les difficultés des drames publics. Je ne sais rien de plus réconfortant que l'amitié, surtout si elle a les rythmes des danses de jeunesse, jeunesse qui se manifeste toujours malgré les cris des encaqués. Des parcs d'une Université de tradition, ils vont apprendre, chacun à leur manière, la douleur qu'il y a à vivre dans une civilisation s'abandonnant aux mirages. L'un des héros mourra sur les plages de Dunkerque et les trois autres choisiront, ou plutôt tenteront de le faire, leur propre mort. Le vieux philosophe de Cambridge, maître des premiers âges et confident des premiers soucis, essaiera de renouer les fils de cette amitié superbe mais le cœur n'y est plus : les habitudes sont désormais trop bien ancrées.

Nous savons que Michel Déon a toujours eu l'amour des grands espaces ; celui des voyages, merveilleux pour les condamnés des impasses sans soleil. « **Les Poneys Sauvages** » nous amènent à travers le monde ; nous invitent à assister à tout ce que notre pauvre planète eut à supporter depuis trente ans. Le tout est raconté dans une langue fort belle, amoureuse du style et de la ponctuation. Que faut-il donc demander de plus à un romancier ? Rien... et pourtant Michel Déon dépasse les normes habituelles, celles admises par les lecteurs.

Nos amis connaissent déjà l'auteur. Il fit partie de cette heureuse génération des « Hussards » aux côtés de Roger Nimier, Jacques Laurent et Antoine Blondin. A sa manière, il s'employa à redonner des poumons à la République des Lettres... et y réussit. Il y introduisit à nouveau la qualité et restaura les bastions indispensables au combat. Il revêtit son armure pour aller attaquer les puanteurs des bas-fonds, celle des égouts imposés par des hommes victorieux à moitié.

Michel Déon a réussi dans son œuvre de salubrité littéraire et je ne connais rien de plus réconfortant que son dernier roman. Je comprends maintenant pourquoi le prix Goncourt ne le méritait pas.

Jean-Paul ROUDEAU.

« La Gauche vue d'en face », par Thomas MOLNAR, Editions du Seuil, 153 pages.

Après tant de littérature complaisante sur la gauche, et surtout la nouvelle gauche se manifestant à travers de petits groupes animés par le seul désir de détruire, Thomas Molnar tente de remettre les choses à leur place.

Il nous met tout d'abord en garde contre cette attitude si fréquente qui consiste à minimiser l'importance de ces mouvements sous prétexte qu'ils n'ont « aucune responsabilité directe ». Là est justement leur force, dans la mesure où la négation (ou l'ignorance) des réalités concrètes permet aux révolutionnaires aux multiples étiquettes mais aux buts identiques, de développer une philosophie utopiste prévoyant le renversement de l'ordre connu : « La seule garantie du passage du vieux monde au nouveau, passage définitif, se trouve inscrite dans l'enthousiasme de l'utopiste, et cet enthousiasme, qui n'est pas une simple émotion mais une catégorie de l'utopisme, a ses racines dans la conviction qu'il a enfin saisi le sens de l'évolution ». Nous percevons donc à partir de cette analyse la seconde face de la « new left » : le gnosticisme « devenu la philosophie officielle du monde moderne ».

Ce que le bourgeois peureux (intellectuel de gauche et victime inconsciente) prend pour des actes isolés de vandalisme n'est en vérité que l'un des aspects, l'un des rouages de cette machine bien huilée visant au renversement de la situation normale : « Les écoliers deviennent les maîtres (cruels) des instituteurs, les enfants se tournent contre leurs parents, les citadins deviennent paysans... ». Nous vivons le phénomène. Avouons que notre Occident moribond l'a bien aidé à se développer en faisant de la gauche, ou plutôt en confirmant la gauche dans son rôle de dépositaire sacré de la culture

et de l'intelligence. La maladie vient de cette idée qui nous a été lentement imposée sans que l'on songe un seul instant à en souligner la fausseté. Notre combat doit consister, avant tout, à détruire cette dictature culturelle dont le temple est en premier lieu l'Université. Le temps dont nous disposons est court, mais rien n'est encore irrémédiable : « La gauche se trouve dans une période de transition et de perplexité, car elle est encore trop imprégnée de Marxisme pour comprendre ses nouvelles chances à l'intérieur de la société industrielle ».

« La culture est devenue autonome, jouissant d'extra-territorialité, et capable, par conséquent, de tyranniser les autres domaines : juridiques, moraux et politiques. Elle s'est substituée à la politique, conformément à la conception gnostique de l'exclusivité spirituelle dans les affaires humaines. Grâce à sa foi dans cette exclusivité, la gauche utopiste a réussi à faire de la culture un instrument de pouvoir, de pouvoir politique. « La grande erreur des défenseurs de l'Occident fut d'avoir ignoré ce nouvel élément de lutte, réservant toujours leurs coups aux politiciens traditionnels, c'est-à-dire, et nous le comprenons maintenant, à une façade. Et c'est ainsi que, pendant que nous nous épuisions dans des querelles de congrès radicaux, nous laissions en toute innocence l'ennemi se construire tranquillement une forteresse en faisant de la culture son domaine réservé.

Battons notre coulpe cinq minutes et, sans plus attendre, modifions notre tir puisqu'il en est encore temps. Déboulonnons les gardes-chiourmes de la culture et dénonçons l'imposture.

Jean-Paul ROUDEAU.

« **Canaris** », par André BRISSAUD, Librairie Académique Perrin, 720 pages.

L'Amiral Canaris, chef de l'Abwehr, est l'une des rares personnalités du III^e Reich à être épargnée par nos « historiens » démocrates, à cause sans doute de sa réputation d'avoir joué un double jeu et, par là même, fait avorter certains projets de Hitler. La lecture du livre de M. André Brissaud, qui, je le précise tout de suite, n'a rien de commun avec les tâcherons universitaires chargés d'expliquer et de refaire l'histoire, cette lecture donc me laisse dans l'embarras. Il est visible que l'auteur semble avoir une très haute estime pour le « petit Amiral », ses services d'espionnage et de contre-espionnage, d'autant que tous les membres de l'Abwehr professent, surtout à partir de 1940, un antinazisme avoué.

André Brissaud ne croit pas à la trahison de Canaris et il établit une différence subtile entre l'Etat (nazi) et la Patrie

(allemande). Faut-il encore être assuré, ce qui est moins sûr, que, dans le cas présent, l'Etat n'était pas représentatif de la notion allemande traditionnelle de Patrie. Mais si Canaris a sûrement contribué à faire échouer certains projets, ce sera toujours par son action personnelle et il n'ira jamais jusqu'à faire appel lui-même aux adversaires de l'Allemagne ou à les renseigner directement : « Le souci constant de Canaris de limiter le plus possible l'extension de la guerre va devenir obsessionnel mais, en aucun cas, il ne se rendra coupable de trahison. Jamais l'Amiral ne transmettra aux ennemis de l'Allemagne des renseignements concernant les projets militaires du commandement allemand ». Je suis tout prêt à croire M. Brissaud que Canaris n'agit jamais dans ce sens, mais il savait fort bien, par contre, que certains de ses subordonnés n'avaient pas les mêmes scrupules. Non seulement, il le savait, mais il les protégeait, comme par exemple ce fameux Müller de Munich qui avait ses grandes et petites entrées au Vatican et annonça aux gouvernements occidentaux (qui d'ailleurs ne le crurent pas) la date d'invasion de la Belgique et du Luxembourg.

En outre, je ne partage pas l'opinion de l'auteur lorsqu'il analyse les rapports existant entre le Général Franco et l'Amiral Canaris et le rôle joué par ce dernier dans l'affaire de Gibraltar. Je doute que ce soit par haine du National-Socialisme que Canaris empêcha l'armée allemande de reprendre Gibraltar. Il faut se souvenir de son amitié pour Franco (il fut le principal défenseur auprès de Hitler de l'idée d'aide aux nationalistes) et de son amour pour l'Espagne. Son attitude fut surtout dictée par la crainte de voir ce pays engagé dans une nouvelle guerre. Disons simplement que, dans l'alternative Espagne-Allemagne, il choisit l'Espagne sans que l'on puisse prétendre pour autant qu'il le fit en trahissant le régime national-socialiste et, à plus forte raison, l'Allemagne.

Son choix est d'autant plus défendable d'un point de vue allemand que l'expédition espagnole aurait été une charge supplémentaire pour l'armée allemande déjà engagée sur le front de l'Est.

Le principal reproche que l'on peut faire à l'Amiral Canaris est d'avoir voulu mener une politique personnelle. André Brissaud l'explique et semble vouloir l'excuser en développant l'aversion qu'inspiraient au chef de l'Abwehr les méthodes des sbires de Himmler et Heydrich. Peut-être ! Mais je ne puis croire que le chef d'un service d'espionnage et de contre-espionnage soit aussi sensible au droit des gens que M. Brissaud veut bien nous le faire croire. En définitive, toute l'affaire Canaris se résume dans la lutte sans merci entre l'Abwehr et la Gestapo.

Jean-Paul ROUDEAU.

« Pierre Laval devant la Mort », par Jacques BARADUC, Editions Plon, 250 pages.

Jacques Baraduc fut l'avocat commis d'office de Pierre Laval. Son livre est le récit des visites qu'il fit à son illustre client : « Du 22 août au 15 octobre, j'ai passé le meilleur de mon temps auprès de lui ». Maître Baraduc ne prétend pas faire de politique — d'ailleurs il ne le veut pas — mais se contente de nous présenter l'homme vaincu et de rectifier certaines légendes insultantes car, derrière le politicien discuté existe l'artisan qui, malgré des difficultés sans cesse surgissant, réussit à préserver la France du pire. « On peut peut-être critiquer mes méthodes. On ne peut pas me reprocher mes mobiles ».

Il n'est pas possible de résumer ce livre fait essentiellement d'anecdotes, le plus souvent émouvantes ou féroces pour ceux qui depuis trente ans chassent le ministre, « coupable » aux yeux de l'indifférente République. L'auteur nous rapporte par exemple, le moment où il amena à Pierre Laval « Mes Prisons » de Caillaux. Déjà le Capitaine Bouchardon et le Président Mornet (un nom plein de signification) oeuvraient dans leurs sales besognes d'inquisiteurs.

L'instruction est vite bâclée : « Monsieur Mornet a ajouté que l'affaire Laval n'avait pas besoin d'être instruite » ; les droits de la défense sont bafoués à tel point que les jurés désignés ne peuvent s'empêcher de manifester leur haine tout au long des débats. En face de tant de partialité, l'accusé refuse désormais de comparaître et ses avocats de plaider.

Le mardi 9 octobre, l'arrêt de mort est rendu.

Je ne comprends pas la croyance que chacun des avocats avait encore en la clémence de De Gaulle. Je sais bien que c'est l'une des gloires du Barreau, lorsque une sentence de mort a été prononcée, de chercher tous les moyens de sauver la tête (l'expression d'usage est horrible) du condamné, que tout doit être tenté pour éviter l'aboutissement mortel.

Mais dans le cas présent, après les promesses mensongères qui avaient été faites à François Mauriac en faveur de Robert Brasillach ; dans l'atmosphère criminelle de cette époque où n'importe quel charlatan de la politique résistancialiste se transformait en juge sans permettre l'appel, je suis étonné que Maître Baraduc (et Maître Naud) ait cru un instant à l'absolution du vainqueur. Les interventions vaines de François Mauriac et de Monseigneur Chevrot (dont on disait qu'il avait quelque influence auprès du potentat deux-étoiles) montrent bien que les Cinna ne firent pas un long temps sous ce nouvel Auguste.

J'aimerais que chacun lise ce livre car, derrière les argumentations politiques apparaît le provincial amoureux de son Auvergne, donnant à ses gardiens du pâté en croûte.

Jean-Paul ROUDEAU.

« Soljenitsyne ou la Descente aux Enfers », par J. CHAIX-RUY, aux Editions Del-Duca, Paris. Prix : 12 francs.

Soljenitsyne est un symbole, le symbole malheureux des libertés combattues. Il est à sa manière le mainteneur de la grande tradition littéraire russe du XIX^e siècle, de cette littérature mûrie dans les prisons, de cette profondeur d'âme fortifiée par l'iniquité de César. Le bagne est une tradition dans ce pays. La chère Comtesse de Ségur de notre enfance ne peut elle-même s'empêcher d'en évoquer l'existence comme s'il s'agissait d'une institution naturelle et disons que tous les grands romanciers russes ou soviétiques l'ont subi sous des formes diverses. Dostoïevski écrivait que « l'homme est un être qui s'habitue à tout ». Le bagne est une habitude de la Russie et ceux qui n'en ont pas encore éprouvé les souffrances ne sont jamais sûrs de ne pas les connaître un jour.

M. Chaix-Ruy analyse l'œuvre de l'auteur du « Premier Cercle » et complète son étude en comparant cette œuvre à celle des grandes victimes du despotisme comme Dante ou Dostoïevski. « Vous qui entrez, laissez toute espérance ». Cette recommandation tragique que Dante nous rapporte pourrait être inscrite sur le fronton de la nouvelle maison des morts où est enfermé Ivan Denissovitch, sans savoir au juste pourquoi il y pourrit, abaissé au rang de bête à tel point qu'il « n'ose plus vivre ». « Il n'y aurait pas de retour. On ne pourrait pas revenir ». Mais le conditionnel, déjà, est un espoir.

Tout comme chez Dostoïevski, le pessimisme, la notion aiguë de l'absurde utilisée comme moyen efficace d'anéantissement, la conscience du danger qu'il y a d'avoir une pensée différente de celle des phalanges bureaucratiques du Parti, tous ces sentiments se retrouvent chez Soljenitsyne : « Il ne croyait pas que le crime, un jour, pourrait être de penser... mais... à défaut de la pensée, on atteindra la parole qui l'exprime et lui confère son pouvoir, et le coupable... sera identifié ». Dans ce monde à vocation concentrationnaire, chacun est un coupable en puissance. A chaque moment, un tri s'opère entre les bons et les méchants, ces derniers étant ceux ne croyant pas à l'excellence universelle du Marxisme-Léninisme.

Mais malgré l'athéisme officiel, on ne chasse pas Dieu de l'âme russe et le mysticisme renaît toujours des coupes

à terre, des icônes cachées quelque part dans une cabane de la Sainte Russie et sur les ruines des églises. « Tu m'as dit un jour que tu serais fier d'être le porteur du flambeau de la physique : celui qui serait transmis au XXI^e siècle. Moi, mon ambition serait de porter une autre flamme jusqu'au seuil du nouveau siècle : la vacillante flamme de notre âme ». Les lueurs de la foi ne sont pas encore éteintes malgré cinquante années de règne de l'Antéchrist, pour parler comme les adversaires de Pierre le Grand. Je ne crois pas que l'œuvre de J. K. Huysmans soit beaucoup lue de nos jours mais je ne peux pas ne pas citer, en terminant le livre de M. Chaix-Ruy, une phrase de « Là-Bas », qui résume en quelques mots la progression spirituelle des écrivains soviétiques : « C'est par la vision du surnaturel du mal, que j'eus d'abord la vision du surnaturel du Bien ». La littérature soviétique replonge de plus en plus dans la foi, sombre et lumineuse, et dans l'action cruelle et ardente. La Russie vit un nouveau Moyen-Age, plus terrible sans doute que l'historique, mais les signes de résurrection commencent à apparaître, isolés, persécutés, mais déjà présents. Soljenitsyne nous rassure d'ailleurs quant à l'avenir : « Quelqu'un que vous avez privé de tout n'est plus en votre pouvoir ; il est, de nouveau, entièrement libre ».

L'âme de l'homme semble mourir « et pourtant, cela se meut encore dans une certaine région, comme si cela existait. Pourquoi?... » (1).

Jean-Paul ROUDEAU.

« Au Service du Général de Gaulle », Christian FOUCHET, Plon, éditeur.

Au Service du Général de Gaulle. On peut, sinon se glorifier, du moins témoigner d'avoir été au service de son pays, d'une certaine cause, religieuse, patriotique, scientifique, artistique, voire politique..., mais lorsque ce fut au service d'un homme, quelle qu'ait pu être la dimension hypothétique du personnage, et quel que soit le rôle qu'il ait pu assumer, je ne vois pas là, fût-ce a priori, matière à la publication de *Mémoires*, surtout d'aussi fraîche date. Il y faut, le cas échéant, une certaine dose d'outrecuidance ou d'inconscience, surtout lorsque les actions, auxquelles se rapportent les épisodes de ces *Mémoires à éclipses*, furent autant d'échecs manifestes. M. Christian Fouchet, ce ministre que j'ai toujours qualifié, les rares fois où j'ai eu l'occasion de le mentionner en quelque correspondance à destination officielle, de « suffisant insuffisant », est

(1) Méphistophélès dans « Le Second Faust » de Goethe.

ce type d'homme sur lequel il n'est possible de porter aucun jugement ambigu, qu'on le regarde de face, de trois quarts ou de profil, et sous quelque lumière que ce soit. Je n'en dirai pas plus, tous les lecteurs de cette revue m'auront compris, et même un certain nombre de Français qui ne la lisent pas. Manifester une telle constance dans l'erreur et un si mauvais usage de la langue française, est une sorte de record, difficile à établir en 5^e République ; j'avoue que cela implique certaines aptitudes et une grande obstination.

J'ai eu l'occasion, lorsqu'il était ministre de l'Intérieur, d'adresser à M. Christian Fouchet un petit livre, qui lui était destiné, sous forme de « lettre ouverte » ; de tous ses collègues et y compris le Général de Gaulle, auquel j'en fis hommage, il fut le seul à ne pas m'en accuser réception ! Il ne m'a pas, en échange de bon procédé, adressé un exemplaire de ses *Mémoires*. Je les ai cependant lus, à la sauvette, et cette lecture n'a fait que renforcer l'idée que je me faisais du personnage et de ses capacités. Interviewé, comme il se doit, sous tous les angles et sur toutes les chaînes de l'O.R.T.F., interviews stéréotypées comme il se doit, l'auteur a exprimé le souhait que son livre ne fasse l'objet d'aucune polémique. Ce serait évidemment lui faire beaucoup d'honneur. Mais une fois n'étant pas coutume et, bien qu'ayant personnellement horreur de ce genre d'exhibition, je suis à sa disposition pour, quand il voudra et comme il voudra, lui servir « d'interlocuteur », lui apporter une contradiction publique, qui lui vaudra, du moins je l'espère, avec une curiosité de circonstance, la possibilité de vendre quelques exemplaires de ce livre aussi plat qu'ennuyeux.

F.-H. L.

Laurence TALBOT, « *La Roue du Gouvernail, un Hymne à l'Oïkouménè*. 200 pages illustrées, 22 F. Diffusion Dervy-Livres, 1, rue de Savoie, Paris (6^e).

En un sens, a écrit Maurras, nous ne savons rien de plus actuel que l'éternel et que l'universel.

Rien n'illustre mieux cette pensée que le dernier livre de Laurence Talbot : *La Roue du Gouvernail, un Hymne à l'Oïkouménè*, lequel tourne autour de la lune comme la lune autour de la terre, en en cernant tous les aspects.

Entre mille découvertes ou rappels historiques montrant que notre satellite est à la base de toute physique et toute métaphysique, l'auteur ne signale-t-il pas que l'argirelle, l'araignée d'eau dont la toile est construite en forme de cloche avec, à son sommet, une bulle d'air (luminescente) permettant à la bête de vivre et de respirer, fut l'un des symboles de

Maïa, soit de **Mahia**, la mère sacrée, la mère la plus haute, primordiale : la lune, dans la pensée des premiers hommes.

Et voilà que par ailleurs, en vue d'exploiter les gisements marins de pétrole, de manganèse, de chrome et de cuivre dits « fabuleux », des ingénieurs viennent de construire un submersible nommé **L'Argironète** qui, selon un communiqué récent de la Nouvelle Agence de Presse « transportera comme l'araignée à qui les constructeurs ont emprunté ce nom sa réserve d'air dans une grosse bulle », afin que l'équipage y puisse vivre et travailler sous une pression normale.

Un rapprochement aussi frappant entre l'animal et l'humain, entre le passé le plus lointain et l'actualité la plus proche, incite à croire aux « multiples splendeurs » que nous révèle le dernier ouvrage de Laurence Talbot. A travers lui, une arche est enfin dessinée, aussi concrète que spirituelle, aussi matérielle que divine, propre à affermir les hommes dans la foi en leur destin.

La contre-réforme catholique au XX^e siècle sonne le glas de la paix

Le Jour de Noël, deux israélites ont été condamnés à mort à Leningrad. Sans doute leur peine a-t-elle été commuée, et c'est bien la première fois que pareille clémence se manifeste en U.R.S.S., mais leur sort n'en est pas plus enviable pour cela, ni leur vie mieux assurée. Les foules ont confondu ces malheureux dans une commune et aveugle pitié avec les autonomistes basques, les bamilékés et les guinéens, pitoyables gibiers de potence. Tous, victimes de « la dictature » dans le monde ! Mais les deux condamnés de Leningrad sont différents des autres, ils sont Juifs.

Or c'est une leçon de l'histoire moderne, depuis que l'Eglise ne domine plus de haut la vie politique : nul ne peut attenter à la vie d'un juif dans le monde sans que tous ses frères de race ne jurent de le venger. C'est la Loi du talion, toujours en vigueur dans ce peuple, mais c'est bien plus profondément le mystère millénaire de la solidarité religieuse d'une race qui se croit au-dessus de toutes les autres, race à laquelle son Livre Saint promet, après les persécutions des « goïms », la domination du monde. Cette race dispersée n'a d'autre lien que celui du sang et elle ne pardonne jamais le sang versé. Elle ressent tout attentat contre elle comme le pire des crimes et comme le plus grand des périls qu'elle puisse courir : l'antisémitisme.

Ainsi s'expliquent les grandes convulsions de notre Histoire Moderne qui est, en fait, une Histoire juive.

Depuis 1860, date de la fondation de l'Alliance Israélite Universelle, les juifs d'Occident ont alternativement prêché la paix et la guerre selon l'intérêt de leur race. Longtemps l'idéologie pacifiste et socialiste a dominé, qu'elle propagea par ses filiales, Loges maçonniques et Ligue des Droits de l'Homme. « Plus de frontières, plus d'inégalités sociales »,

tel était le slogan qui devint, par contamination, l'Autre Credo de la Démocratie-Chrétienne. Après la victoire de 1918, ce pacifisme, cet antimilitarisme et cet internationalisme étaient si universellement répandus que, cessant de paraître des idées judéo-maçonniques, passant dans les discours de Pie XI et du Nonce Maglione, elles furent admises comme des idées chrétiennes ou tout simplement humaines. C'est elles qui réglèrent la politique internationale par le truchement de la S.D.N., que la puissance juive soutenait de ses finances. L'Allemagne et la Russie profitèrent de ces utopies et de ce désarmement de notre Occident chrétien pour s'ériger en grands empires.

Mais, en avril 1933, Hitler, devenu Chancelier du Reich, introduisit dans la législation allemande la « clause aryenne », qui établissait une discrimination raciale, antisémite. C'était, pour le Führer, signer sa condamnation à mort et la défaite de son peuple. En trois ans, le Judaïsme international opéra le plus extraordinaire retournement idéologique et politique du siècle. De pacifiste, il devint belliciste furieux et convainquit le monde d'entrer en croisade contre l'Allemagne hitlérienne devenue soudain « le chien enragé de l'Europe ».

Le Congrès Mondial Juif, distinguant nettement ses objectifs de ceux du Sionisme, prétendit ne pas travailler dans l'intérêt particulier d'Israël mais pour la Liberté des peuples et le salut de l'Occident en réclamant le châtement d'Hitler et l'écrasement de l'Allemagne nazie. Et c'est pour y parvenir que la ploutocratie anglo-saxonne complota avec le Grand Maître de la F. M. Bénès et les juifs russes Litvinov et Rosenberg l'entrée de l'U.R.S.S. à la S.D.N. en 1934. L'Allemagne serait encerclée...

J'étais jeune et je commençais à lire l'Action Française. J'ai assisté ainsi les yeux écarquillés au retournement de l'opinion française (et catholique, hélas !), d'un pacifisme désarmeur et germanophile à un bellicisme hystérique qui ne s'occupait même pas d'armer, moralement et matériellement, ces démocraties qu'on allait jeter dans la Croisade antifasciste et la Guerre du Droit. Pie XI pleurait sur nos frères spirituels de race sémite, le Cardinal Verdier poussait à la guerre. Ce fut la guerre, et la défaite !

Nous sommes rentrés, le Jour de Noël dernier, dans ce même cycle infernal. Jusqu'alors, le Judaïsme américain ne ressentait pas l'aide fournie par la Russie aux pays arabes contre Israël comme une atteinte directe, immédiate à leur race. Pour cette fraction riche du peuple juif, la concentration des juifs en Israël est une erreur, une déviation de leur messianisme. Ils estiment qu'Israël doit rester au milieu des Nations pour les dominer toutes du dedans par l'argent et le Pouvoir. Mais du jour où l'U.R.S.S. a commis le crime de frapper deux frères de leur sang, la Juiverie Internatio-

nale a décidé, soyez-en sûrs, de dresser le monde contre les Soviets et d'écraser ce pays. Elle fera de nous, une fois encore, la piétaille de la guerre juive.

Tout observateur attentif aura pu relever depuis un mois cent indices encore minimes de cette réorientation de toute la politique occidentale. Dispersés, déguisés, ils n'en dessinent pas moins déjà le partage prochain du monde en deux camps ennemis. D'autres expliqueront par quelle fatalité l'U.R.S.S., inconsciente ou provocante, s'avance par le chemin fou de l'antisémitisme vers la guerre totale. Mais les journaux nous annoncent de nouveaux procès de juifs à Leningrad, Riga, Kinichev. Le drame est inéluctable, affrontement du Judaïsme et du Paganisme éternels.

A New-York, la Jewish Defense League change de front : non plus les noirs et les portoricains mais les russes. Le rabbin Meir Kahane lance contre les diplomates soviétiques l'opération « Harcèlement » : « La coexistence ne doit pas se faire, déclare-t-il, sur le dos de trois millions et demi de juifs soviétiques ». C'est le glas de la coexistence, la remise en cause des accords de Yalta. Les commandos juifs de New-York font référence à l'hitlérisme dans leur slogan : Never again, jamais plus ! Les grands mythes de la dernière « croisade » reprennent vie, la guerre revient !

L'intoxication déclenchée dans le monde entier est particulièrement sensible en France. L'autre dimanche, les parisiens ont vu sur leurs murs des milliers d'affiches : « Pensez à eux ! » ...C'était une « Journée de solidarité avec les juifs des pays arabes » ! A l'Hôtel Hilton, le même jour, la « Conférence Internationale pour la Délivrance des Juifs au Moyen-Orient » faisait entendre deux malheureux juifs échappés des camps de concentration syriens où seraient maltraités 5.000 de leurs frères... Une brillante réception vient d'être faite par l'Association France-Israël au nouvel ambassadeur d'Israël, M. Asher ben Natan. On a parlé à cette occasion d'une « reconfortante union nationale »... autour de l'israélien ! Etc. On veut créer une psychose.

Au plan idéologique, voici que Témoignage Chrétien accentue à petits coups son antisémitisme. Il a même osé remarquer que l'U.R.S.S. a quelque raison de durcir son attitude vis-à-vis de la minorité juive puisque celle-ci refuse de s'intégrer dans la société socialiste ! Du coup, T.C. perd le pactole qui lui venait de la publicité (juive) et doit ouvrir une souscription auprès de ses lecteurs !

Plus important, M. Pompidou, qui fut s'il ne l'est encore de la Banque Rotschild, a mis le feu orange à l'expédition des 110 Mirages commandés par la Libye ; mais il donne feu vert à l'envoi de pièces détachées des mêmes Mirages à destination d'Israël. La politique française tourne...

Ainsi l'Occident démocratique, livré aux caprices de son

Opinion, elle-même manipulée par la ploutocratie sémite d'un côté et par la subversion communiste de l'autre, glisse vers la pire des guerres intestines. Nixon ne vient-il pas de déclarer, le 10 janvier : « Si les Russes refusent la discussion au Moyen-Orient, où le monde est en péril, cela signifie que la négociation ne les intéresse nulle part et qu'il ne servirait à rien de leur faire concessions sur concessions ». C'est le langage que tenait Chamberlain en 1939. Il n'y aura pas cette fois-ci de Muni-chois !

A l'O.N.U., Charles Yost, ambassadeur U.S., jugé trop tiède par le clan sémite, est remplacé par George Bush, interventionniste. Et si le juif finlandais Jakobson remplace U-Thant au poste de Secrétaire général de l'O.N.U., ce sont toutes les Organisations internationales qui passeront du neutralisme qui créa la puissance mondiale communiste, à un bellicisme aussi fou qui jettera l'Occident désarmé contre le monstre qu'il aura aidé et armé vingt ans !

L'oligarchie américaine change sa politique. La diplomatie occidentale en dépend étroitement et vire à son tour. Les mass-media sous domination juive commencent aussi une conversion difficile. Et enfin l'Opinion publique, telle le ludion, monte et descend, va et vient, et tourne au gré de ceux qui la manipulent, hommes de parti et hommes d'argent. Et chacun de croire ses idées libres et vraies !

Dernier élément de cette politique mondiale de demain : la Chine. De même qu'en 38-39, la déclaration de guerre à l'Allemagne a été le résultat de la monstrueuse collusion du Judaïsme anglais et de la Russie communiste, encerclant l'Allemagne ; de même, pour nous jeter dans la guerre contre la Russie, les Juifs américains recherchent l'alliance de la Chine de Mao. On a vu les ploutocrates de la City traiter avec Staline. On verra pareillement le brain-trust de la Maison-Blanche traiter avec Mao. Car le jeu de la Chine est tendu vers l'unique objectif de nous jeter contre Moscou avant que Moscou ne se jette sur elle. L'Histoire est un fastidieux recommencement. Après, restera la Chine.

Et l'Eglise ? L'Eglise de Vatican II et de Paul VI est plus encore ouverte à toute influence que ne l'était celle de Pie XI et du Cardinal Verdier. Tout est à craindre donc. Il suffira que nos augures prennent ou fassent prendre pour « signes des temps » les montages de propagande du clan belliciste pour que les masses passent de la politique actuelle d'entente socialiste à une exaspération anticomuniste tout aussi imprudente et aliénée.

Dans la mesure même où les hommes d'église s'occupent de dialoguer avec les Autres, de servir les Hommes, de collaborer à l'édification du Monde futur, ils tombent sous la domination de partis et de factions qui prétendent à l'universalité mais ne sont en fait que l'un des camps du conflit

pour l'hégémonie politique. Il est ainsi cocasse — et lamentable — de voir les chrétiens-progressistes se diviser déjà : ici, avec Domenach, les intellectuels petit bourgeois rallient le clan juif ; et là, Montaron maintient militants A.C.O. et prêtres-évêques P.S.U. dans la ligne pro-arabe, c'est-à-dire dans la fidélité aux consignes du parti russe. Il y a des siècles, c'était le parti espagnol et le parti anglais, ce sera demain la « Ligue contre l'Antisémitisme », va-t-en-guerre, dressée contre le Parti de la Révolution prolétarienne... russe. Epouvantable division d'un catholicisme malade, infidèle à Lui-même ! Chacun jure que son parti est celui de l'Évangile, et le Parti du Bien contre le Parti du Mal absolu ! C'est grand'pitié. Ils seront bien punis d'avoir fait de leur religion une politique — et la plus misérable —, et de leur politique une religion — et quelle !

J'écris tout cela sans passion. Je ne déteste pas les Juifs. Je prie pour leur conversion et je l'espère. Je n'ai qu'amitié pour le peuple russe dont j'attends aussi la conversion, promise sous condition par la Vierge de Fatima. Il faudra du temps et beaucoup de sagacité pour déterminer quel sera pour la France, au politique, et pour l'Église au religieux, le chemin de l'Honneur et du Bien dans ce confit mondial où ils ne sont qu'en tiers. Dans l'immédiat, ces grandes manœuvres des deux grands Impérialismes marquent la fin d'une époque, celle de la fausse paix de Yalta et de l'hypocrisie d'une O.N.U. foncièrement anticatholique et antioccidentale. Toutes les idéologies fumeuses, les utopies humanistes et œcuméniques qui ont proliféré dans ce climat pestilentiel s'évanouiront avec lui. Tout Vatican II, avide de plaire aux juifs, aux francs-maçons, aux musulmans, aux communistes... toute la politique de Paul VI aussi judaïque et neutraliste que peu catholique, sont déjà dépassés. Rien n'en restera. Bon débarras.

Non que je prône l'évasion dans l'intemporel ou le neutralisme. « La vie n'est pas neutre, elle consiste à prendre parti hardiment », je sais. Et je plains les démocraties constitutionnellement incapables de décider du meilleur parti à prendre comme je plains l'Église post-conciliaire asservie à tous les courants d'idées qui soufflent dans le monde.

Prions et méditons pour bien garder le service de Dieu toujours... Il y aura sans doute beaucoup de martyrs dans le conflit qui vient. Mais s'ils le seront du Judaïsme perfide ou du Communisme athée, je ne sais, Dieu le sait. Les deux sont possibles, probables même, presque également. C'est ainsi qu'ils témoigneront de l'immortelle et unique Foi Catholique qu'ils rendront au monde, par leur sang.

Abbé Georges de NANTES.

Le réveil américain

Un de nos correspondants nous communique l'information suivante qui nous a paru intéressante pour nos lecteurs :

Tout commence en 1966. Le professeur William Shockley proposa à l'Académie nationale de rechercher l'influence de l'hérédité sur l'intelligence dans les diverses races. Refus de l'Académie, maintenu malgré les demandes réitérées de Shockley. Mais en février 1969, un autre professeur, Arthur Robert Jensen, publie un ouvrage « Dans quelle mesure pouvons-nous améliorer les quotients d'intelligence et les performances scolaires ? ». Il y formule la thèse selon laquelle les différences d'intelligence moyenne entre Noirs et Blancs ne résultent pas d'un milieu social (comme on le proclame aujourd'hui), mais de l'hérédité. Cela en raison d'environ 400 études sur des individus des deux races ainsi que des expériences personnelles de l'auteur sur ses élèves. Ces différences d'intelligence subsistent, même si les enfants blancs ou noirs appartiennent au même milieu social et économique.

Jensen s'appuie aussi sur une étude parue en 1966, où le psychologue Cyril Burt et le généticien J.A. Shield examinent cent jumeaux univitellin, séparés depuis leur naissance et vivant dans des milieux différents. Or, malgré ces différences de milieu, souvent fortes, les quotients d'intelligence restent presque identiques, alors qu'ils varient fortement d'un jumeau bivitellin à l'autre, même élevés tous deux dans la même famille. Une centaine d'autres cas du même ordre, observés par Jensen au cours des 25 dernières années, le confirmèrent dans ses conclusions : pour la plus grande part, l'intelligence vient de facteurs héréditaires et n'est pas acquise à la faveur de circonstances extérieures. Dès lors, il est impossible, par des programmes scolaires, d'élever l'intelligence des Nègres au niveau des Blancs. La NZZ nous décrit les réactions :

« La première réaction des milieux scientifiques dominants rappelle le tribunal d'Inquisition qui condamna Galilée pour

sa défense de la doctrine copernicienne. Jensen dut défendre sa publication contre l'accusation de « racisme » — un crime qui, pour l'Amérique actuelle, correspond à peu près au moyenâgeux pacte avec le diable. Il dut comparaître devant un « symposium » ad hoc, devant ses collègues, et il en fut dressé un protocole filmé et enregistré. »

Effrayé, l'éditeur de Jensen la « Harvard Educational Review » rompit son contrat et refusa de rééditer le texte qui causait un pareil scandale. Des étudiants « Libéraux » manifestèrent pour exiger le renvoi de Jensen, et un certain nombre de savants appuyèrent cette revendication. Les cours que Jensen ainsi que Shockley devaient donner à d'autres universités furent supprimés sans délai.

« Il serait « inutile et malveillant » de vouloir examiner si l'hérédité influe sur l'intelligence, parce que cette question peut être « exploitée par les racistes », déclare Elisabeth Mann-Borgese au Centre pour les Institutions démocratiques à Santa Barbara (Californie), alors que cette assemblée de penseurs progressistes projetait un débat sur les thèses de Jensen. De même, le président de l'Académie nationale Frédéric Seitz, avait refusé d'examiner l'hypothèse génétique sous prétexte que de telles recherches, dans les circonstances actuelles, tendraient inévitablement à augmenter d'une manière catastrophique les tensions sociales existantes. Ainsi, la liberté d'opinion et de recherche, généralement déclarée sacro-sainte, ne devrait plus valoir dans le cas particulier, parce que ce qui ne doit pas exister ne saurait exister. »

Ce ton de la « Neue Zürcher Zeitung » en dit long sur la cordialité des rapports actuels avec la ploutocratie américaine. La NZZ relève également le caractère dogmatique, aux Etats-Unis de l'absolue égalité héréditaire des races humaines, les incontestables différences se voyant imputées aux influences du milieu. Cette opinion a déterminé la politique raciale du pays, en particulier celle du Président Johnson.

« Jensen — comme d'ailleurs les généticiens — ne conteste pas le rôle de tels facteurs du milieu ; mais il leur accorde seulement une influence de 20 % sur le développement de l'intelligence, d'où 80 % pour l'hérédité. »

La levée de boucliers contre Jensen fut générale. Les savants de toute discipline tirèrent à boulets rouges. On s'en prit aux tests d'intelligence eux-mêmes. Des organisations nègres parvinrent même à faire supprimer ces tests dans les écoles de différents districts urbains.

Mais la violence de ces critiques montre que les idées de Jensen se répandent comme une traînée de poudre. L'échec évident de l'« intégration » les favorise. L'Institut Gallup enregistre une augmentation du nombre de ceux qui osent parler de différences interraciales.

Shockley et Jensen se défendent en disant qu'on rend aux Noirs un mauvais service en leur attribuant la même intelligence qu'aux Blancs. Cela conduit à exiger d'eux ce qu'ils ne peuvent donner et à les rendre malheureux.

C'est l'évidence même. Et il est réjouissant de constater enfin ces premiers signes d'un réveil en Amérique, d'une Amérique qui doit résoudre le problème nègre en ramenant en Afrique des populations qu'on n'aurait jamais dû arracher à ce continent. Mais nous savons aussi combien puissants sont aux Etats les milieux qui veulent le mélange des races, afin de mieux dominer un magma de métis.

Lettre ouverte du Père Barbara adressée à Notre Saint-Père le Pape Paul-VI

Très Saint Père,

Cette adresse Vous est exprimée par des fils qui vénèrent en Vous le successeur de Pierre. Ils Vous l'expriment à genoux, le cœur brisé; mais leur foi et leur bon sens sont mis à l'épreuve à un point tel qu'il ne leur est plus possible de se taire. Leur désir d'obéir est immense, mais encore faut-il que leur foi et leur sens commun n'en soient pas meurtris.

C'est pourquoi, par mon intermédiaire, ils se permettent de Vous poser des questions auxquelles ils seraient heureux d'avoir une réponse afin de préserver leur foi, leur intelligence et de pouvoir aussi Vous obéir dans la paix de leur conscience, car ils ne comprennent plus.

Très Saint Père, y a-t-il toujours dans la Sainte Eglise, une vérité, un dogme, une foi intangible?

Votre admirable « Credo » nous a rassurés, mais comment l'adhésion à ce Credo est-elle compatible avec tous ces catéchismes nouveaux qui en omettent des affirmations essentielles et mettent en doute un bon nombre des dogmes qui y sont formulés? N'êtes-Vous pas le gardien et le protecteur de notre foi? Comment pouvez-Vous admettre la publication et la diffusion de ces catéchismes qui faussent la véritable notion du salut telle qu'elle est enseignée par l'Évangile et la Tradition? Peut-on admettre des dogmes contradictoires?

Très Saint Père, Votre « Credo » est-il encore admissible si dans la Liturgie tant de la Messe que du Rituel on omet délibérément tout l'aspect ascétique de la vie chrétienne basé sur la réalité du péché originel avec toutes ses conséquences;

omission qui va à l'encontre de la doctrine de l'Évangile et de la Tradition ? Pourquoi cette contradiction entre ce que Vous affirmez et ce que Vous signez ? Jésus ne l'a-t-il pas stigmatisée ?

Très Saint Père, Votre « Credo » est-il encore vrai si ce qu'affirme le cardinal Willebrand, Votre Légat aux deux assises luthériennes et en particulier à celles d'Évian, est approuvé par Vous.

Y aurait-il vraiment, comme il l'a affirmé avec Votre consentement puisqu'il était Votre légat, y aurait-il une affinité entre les orientations de Luther et celles du Concile Vatican II ? Voilà qui pose un grave problème

De grâce expliquez-nous, nous ne comprenons plus.

Très Saint Père, Votre « Credo » doit-il toujours être cru par tous les catholiques fidèles et affirmé et défendu jusqu'au sacrifice de leur vie,

— Tandis que Vous recevez et serrez les mains pleines de sang des bourreaux de milliers, sinon de millions, de martyrs du communisme toujours persécuteur et assassin des catholiques fidèles à Votre « Credo » et à l'Église de Rome dont Vous êtes le Pasteur ?

— Tandis que Vous refusez que quiconque élève la voix dans l'Église pour condamner et se dresser contre ces tueurs de nos frères, témoins les 540 Evêques du Concile qui avaient demandé cette condamnation ?

Daignez nous expliquer cette contradiction.

Très Saint Père, nous avons applaudi à la défense de la morale conjugale par Votre encyclique « *Humanae Vitae* ». Mais des évêchés entiers ont pu contredire cette encyclique sans que Vous éleviez la voix. Bien plus, ces évêchés poursuivent les prêtres et les fidèles qui ont tenté de se faire entendre pour Vous suivre et Vous les laissez faire, quand Vous ne les encouragez pas, et ces prêtres sont considérés à Rome comme des contestataires. Quelle explication pouvons-nous donner de ces faits incompréhensibles ?

Très Saint Père, tous Vos fils prêtres, fidèles au vœu de leur sous-diaconat, ont accueilli avec joie Votre encyclique « *Sacerdotalis coelibatus* » qui confirme « l'Église d'Occident qui ne peut pas faiblir dans la fidélité à la tradition ancienne qui est la sienne ». Et les foyers chrétiens aussi se sont

senti de nouveau soutenus et puissamment aidés, pour porter le joug de leur fidélité conjugale, par des prêtres eux-mêmes fidèles à leur vœu de chasteté.

Comment leur expliquer que, dans une lettre à Votre Secrétaire d'Etat, Vous ayez, Vous-même, remis en cause le principe du célibat sacerdotal en envisageant l'ordination d'hommes mariés ?

Comment faire comprendre aux époux trahis, l'indissolubilité du lien conjugal, lorsque, Vous-même, accordez si facilement aux prêtres infidèles la dispense de leurs engagements sacrés ?

Très Saint Père, Vous faites un éloge extraordinaire de la Messe de Saint Pie V, reconnaissant qu'elle contient des documents qui remontent jusqu'aux temps apostoliques et Vous en autorisez le remplacement ; bien plus, Vous le laissez imposer indûment par les évêchés ou l'imposez Vous-même aux évêchés.

Or, cette Liturgie de remplacement, rien que par sa structure, ses nombreux schémas différents, ses innombrables préfaces, est sujette à l'arbitraire de chaque célébrant et provoque rapidement l'indifférence et l'abandon chez les fidèles.

Et comment pourrions-nous avoir de l'estime pour une Réforme à laquelle ont participé six Pasteurs protestants et au terme de laquelle Vous les avez reçus et Vous Vous êtes fait photographier avec eux en remerciement de leur collaboration ? Ainsi des hérétiques auront été admis à toucher à ce que l'Eglise a de plus précieux, le trésor que Jésus lui a remis et qui n'est autre que Lui-même dans sa Sainte Passion continuée sur l'autel ?

Comment cela est-il concevable pour celui qui a la vraie foi ? Expliquez-nous, nous Vous en supplions.

Très Saint Père, Vous faites l'éloge du latin, du chant grégorien ; Vous avez chargé les moines bénédictins de garder ce trésor de l'Eglise ! Comment, un mois seulement après ce discours, avez-Vous autorisé chez ces mêmes moines la suppression du latin et du chant grégorien ?

Très Saint Père, Vous demandez en grâce aux Evêques de garder la coutume de donner la Sainte Communion sur la langue ; Vous en développez longuement les motifs et, en

définitive, Vous contredisant dans la même instruction, Vous signifie, expliquez-nous !

autorisez la communion dans la main ? Qu'est-ce que cela

Très Saint Père, Vous Vous plaignez que Votre autorité est de moins en moins respectée dans l'Eglise elle-même ; mais, de grâce, dites-nous : qui a déposé Votre tiare, symbole de Votre autorité, pour la vendre aux enchères, à la stupéfaction de tous les Pères du Concile présents à Votre décollonnement ?

Très Saint Père, Vous avez déploré les intercommunions de Hollande, de Paris (rue de Vaugirard) et de Medellin, mais qui a permis que la communion sacramentelle au Corps du Christ soit accordée à Barbarina Olson, presbytérienne obstinée et, lors du Congrès Eucharistique de Bogota, aux trois ministres hérétiques ?

Comment expliquer Votre reconnaissance pratique du caractère épiscopal de Michael Ramsey, président de l'Anglicanisme, auquel Vous avez publiquement passé au doigt Votre anneau personnel et à qui Vous avez demandé de bénir la foule, alors que par la Bulle « Apostolicae curae » de Léon XIII, Bulle confirmée par le même Pontife comme « irrévocable » (perpetuo ratam, firmam, irrevocabilem), les ordinations conférées selon le rite anglican sont absolument vaines et entièrement nulles ?

Vraiment nous ne comprenons plus et nous Vous supplions de nous expliquer ce qui nous apparaît comme un scandale.

Très Saint Père, Vous déplorez l'athéisme et l'irreligion grandissants, mais qui a fait disparaître tous les Crucifix dans les salles d'attente de Votre Secrétairerie d'Etat, laïcisant ainsi le Vatican ?

Qui est allé s'incliner dans le lieu de culte maçonnique de l'O.N.U. à New-York ?

.....

Le gérant : Maurice BARDECHE

Imprimerie H. DEVE et Cie, Evreux - N° d'imprimeur : 996

Sous presse :

MAURICE BARDECHE

MARCEL PROUST romancier

TOME II

d'après les cahiers de brouillon inédits de Marcel PROUST

Plus de 200 références inédites.

1 Volume in-8° de 440 pages. — Prix : 30 F. H.T.

LES SEPT COULEURS

68, rue de Vaugirard, PARIS (6^e). — C.C.P. 2182.19 Paris

CONNAISSEZ-VOUS

ECRITS DE PARIS

la revue des questions actuelles ?

—:—

Spécimen gratuit sur demande

354, rue Saint-Honoré, Paris (1^{er})

—:—

Extrait du catalogue des Editions des Sept Couleurs

68, rue de Vaugirard - Paris (6^e)

A C T U A L I T E

François DUPRAT. — Histoire des SS	30,00
B. de VIGNACOURT. — L'Agriculture soviétique de Lé- nine à Brejnev	12,00
Pierre FONTAINE. — L'aventure algérienne continue ..	12,00
Pierre FONTAINE. — Où mène le gaullisme?	7,50
Robert ANDERS. — L'Afrique australe	18,00

ŒUVRES DE ROBERT BRASILLACH

Poèmes de Fresnes	9,00
Lettre à un soldat de la classe 60	12,00
Chénier	6,00
Les Quatre Jeudis	épuisé
Domrémy	24,00
Lettres écrites en prison (1944-1945)	15,00

ŒUVRES DE PAUL RASSINIER

Le véritable procès Eichmann	30,00
Le Drame des Juifs Européens	24,00

ŒUVRES DE PIERRE FONTAINE

Alerte au pétrole franco-saharien	15,00
Le Pétrole du Moyen-Orient et les Trusts	15,00
U.R.S.S.-U.S.A.	15,00
Abd-el-Krim, origine de la rébellion Nord-Africaine	15,00
Enquêtes noires	15,00
Les Secrets du Pétrole	15,00
L'Aventure du Pétrole Français	18,00

ŒUVRES DE MAURICE BARDECHE

Lettre à François Mauriac	12,00
Nuremberg ou la Terre promise	24,00
Nuremberg II ou les Faux Monnayeurs	18,00
Les Temps Modernes	12,00
L'Œuf de Christophe Colomb	12,00
Qu'est-ce que le fascisme?	12,00
Une lecture de Balzac	30,00
Sparte et les Sudistes	15,00

COLLECTION « DEFENSE DE L'OCCIDENT »

La Jeunesse	7,50
La Question noire aux U.S.A.	7,50
Crimes de Guerre des Alliés	7,50
Drames et problèmes de l'Afrique	7,50
L'agression israélienne et ses conséquences	7,50
Les Nouveaux Communistes	7,50
Le Rideau de fer rouge	7,50
La Comédie de la Révolution	7,50
Les Fascismes inconnus	7,50

Remise 10 % à tous les abonnés de « Défense de l'Occident »

Envoi franco contre chèque ou virement à notre compte

CCP, LES SEPT COULEURS, 218.219 Paris